

CLARTÉ

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Jean BERNIER.....

Jean DELESPOL.....

Noël GARNIER.....

Eric KAISER.....



PARIJANINE.....

David PRIEURE.....

Anton TCHEKHOV.....

Francis TREAT.....

John VARNEY.....

Dessins de Pierre PELTIER, de K. BAUDE et de O. AUCOUTURIER

REDACTION et ADMINISTRATION : PARIS, 16, Rue Jacques-Callot (6^e)

TELEPHONE : Gobellax 11-40 — CHEQUE POSTAL : Paris 330-80

ABONNEMENTS

France	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger	1 an	30 fr.	6 mois.	17 fr.	3 mois.	9 fr.

Vie Intellectuelle (dessin de Pierre Peltier)

Art et révolution PARIJANINE 145

Place Clichy Noël GARNIER 149

Préface

I

II

Lectures et débats :

Batouala. — Une histoire de douze heures Jean BERNIER 151

Maria Chapdelaine Jean DELESPOL 153

Moujiks (nouvelle traduite du russe, par L. Desormont (dessin de F. Baude), Anton TCHEKHOV 155

Vie Sociale (dessin de Pierre Peltier)

Le prolétariat russe et le théâtre Francis TREAT 157

Un nouvel état d'esprit en Russie John VARNEY 161

Vie politique (dessin de Pierre Peltier)

Les Intérêts et la sottise 162

Les méfaits de la conscription indigène David PRIEURE 165

Vie économique (dessin de Georges Aucouturier)

L'esclavage économique de l'Allemagne Eric KAISER 166

LA VIE DE "CLARTE"

Souscription pour les affaires de Russie

(Protasime liste)

Henri Valfort, 50 fr. ; Alfred Mortier, 10 fr. ; Quête faite à la soirée du Syndicat des P. T. T., 852 fr. ; Deux joutes faites au Faubourg, 855 fr. ; 14 Janvier, Mme Vitain, troisième versement, 45 fr. 50 ; Un abonné de Clarté, 20 fr. ; Une famille française honteuse, 100 fr. ; Le pape à Leforest, 15 fr. ; Hayard, Château-Chinon, 5 fr. ; Diejoan Ross et Jacques, 25 fr. ; Prélevé sur la recette d'un concert pour les pauvres de Mornay, 30 fr. ; Quête faite au dixième Groupe Clarté, séance du 11 janvier, 180 fr. ; Gros à Lyon, 100 fr. ; 15 Janvier, Anonymes, Amiens, 40 fr. ; Mlle Hinguet, 30 fr. ; Germaine et Louis Blain, 50 fr. ; Jeanne Haas, 20 fr. ; Glasrecht, 20 fr. ; B.-L. Constantin, 20 fr. ; Louis Hache, 30 fr. ; Leque, 20 fr. ; Thomas, 30 fr. ; Denis, 20 fr. ; Rodolphe (deuxième versement), 10 fr. ; Watrille, Roubaix, 20 fr. ; Ch. B. Hiot, 10 fr. ; Un jeune ménage, 20 fr. ; Mlle Raffain, 10 fr. ; Vincent Cornet, 20 fr. ; Groupe Clarté, Villejuif, 50 fr. ; C. C., 5 fr. ; Horast, Villeurbanne, 5 fr. ; Anonymes Amiens (deuxième versement), 25 fr. ; Quête faite à Clarté le 20 janvier, 100 fr. ; Quête faite à Saint-Etienne, le 27 janvier, 45 fr. 50 ; Mathieu, 10 fr. ; André Denis, 50 fr. ; Louis et Germaine, 10 fr. ; B. P., La Rochelle, 30 fr. ; M. Paul, 25 fr. ; Anonyme, Lyon, 1.000 fr. ; Le livre Théodile, 20 fr. ; Riffaud, 20 fr. ; D. Legay, 100 fr. ; Montpellier, Anonyme, 40 fr. ; Quête faite au dixième Groupe Clarté, 25 janvier, 20 fr. ; Paul et Germaine, 20 fr. ; Une camarade, 30 fr. ; Une institutrice interimaire, 10 fr. ; Mathéa, 10 fr. ; Jaspou, Maronnes, 25 fr. ; Watrille (deuxième versement), 20 fr. ; Gailboust, 25 fr. ; Drision, Dijon, 5 fr. ; Mme Naun, 30 fr. 35 ; Anonyme, 5 fr. 50 ; Pour ceux qui ont fait, 40 fr. ; Mathilde Brochmann, 5 fr. ; Grandmère Chaveau, 5 fr. ; Thérèse du Petit Jean, 10 fr. ; Pour les Russes, 10 fr. ; Mlle Polasnot, Vesoul, 5 fr. ; Anonyme, 5 fr. ; Anonyme, 30 fr. ; A. Camus, 50 fr. ; Maurice Escalant, première liste, 20 fr. ; Anonyme, 50 fr. ; Léon & Liberté, 50 fr. ; Henry Marx, premier versement, 500 fr. ; Anita Coder, 25 fr. ; Stalolen, 300 fr. ; Ma liste Clarté, 50 fr. ; Pour ceux qui ont fait, 20 fr. — Total de la liste : 5.576 85

Total des listes précédentes : 5.752 10

Notre N° 1

Nous avions nos nouveaux abonnés qui désirent recevoir la revue depuis sa parution, ainsi que nos camarades qui nous demandent le premier n° de "Clarté", que celui-ci est complètement épuisé.

Dès le retour des derniers inventus, nous ne pouvons en faire l'envoi.

Vers les 15.000

Dans le courant du mois de janvier nous avons enregistré 119 abonnements nouveaux et 125 résabonnements, soit une totalité de 244.

Une erreur de typographie ayant rendu incompréhensible le tableau que nous avons publié dans notre dernier numéro, nous le rétablissons ainsi qu'il suit avec les chiffres strictement exacts :

	JOURNAL		REVUE
	Année 1919-20	Année 1920-21	Année 1921-22
Octobre	200	279	
Novembre	300	231	366
Décembre	469	293	516
Janvier	745	207	244
Totaux	1.714	1.010	1.126

L'étude de ces chiffres confirme le succès de notre revue qui, au bout de trois mois d'existence, groupe déjà 1.126 abonnés, soit un chiffre plus considérable que celui de l'an dernier. S'il n'égale pas le total de 1919, il faut se rappeler que l'abonnement à Clarté journal coûtait 3 fr. 50, alors que celui de la revue coûte 25 francs. Mais nous sommes persuadés que nos lecteurs trouvent entre notre formule nouvelle et notre ancien bulletin une telle différence qu'il ne regarderont pas, malgré son prix, à s'abonner à une revue de véritable culture, alors qu'ils hésitent à acheter une feuille intéressante, certes, mais pas assez vivante pour un journal, ni suffisamment complète pour une revue.

"Clarté" revue doit être entre les mains de tous les militants d'avant-garde qui trouveront tous les éléments pour mener leur tâche de propagande.

Changement d'adresse

Tout changement d'adresse non accompagné de la dernière bande et de 1 franc pour frais d'impression d'une nouvelle bande, sera tenu pour nul.

Notre Société

BULLEIN DE SOUSCRIPTION

La part d'intérêt est de 50 francs, dont la moitié (25 fr.) au moins doit être versée obligatoirement au moment de la souscription.

Je, soussigné :

Nom et Prénom

Profession

Adresse

déclare souscrire part d'intérêt de 50 fr. de la Société anonyme des "Editions CLARTE".

(1) Je verse à l'appui de ma souscription le montant de parts d'intérêt, soit la somme totale de ou (4) Je verse à l'appui de ma souscription la somme de soit pour part d'intérêt et m'engage à effectuer les autres versements à raison de 5 fr. tous les six mois, conformément aux Statuts auxquels je déclare adhérer.

Fait à, le 1922

SIGNATURE :

(1) Rayer la formule inutile.

(2) Mentionner à la main : Bon pour souscription

Renvoyer le présent Bulletin, accompagné du versement (mandat, chèque, espèces), à "CLARTE", 16, rue Jacques-Caffot, 16. — PARIS (9^e).

Chèque postal : Paris 330-80.

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrons la choisir.

L'ASSEMBLEE GENERALE DES ACTIONNAIRES DE LA BANQUE DE FRANCE

L'Assemblée générale des Actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 26 janvier, sous la présidence de M. G. Robinet, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1921.

Malgré la baisse des prix, les présentations à l'escompte ont atteint 39,799 millions pour 15.344.000 effets, au lieu de 32.024 millions pour 12.321.000 effets, en 1920. La moyenne du portefeuille pour l'année a atteint 2.586 millions. La moyenne des avances sur titres a été de 2.232 millions au lieu de 1.855 millions l'année précédente. Le mouvement général des caisses a atteint 1.876 milliards, dont 1.199 milliards par virements de compte à compte.

A la suite de l'application de la loi du 27 décembre 1920, relative à la liquidation du moratorium, le portefeuille des effets prorogés a été réduit de 409 millions 248.000 francs à 57.826.000 francs.

Les avances à l'Etat ont été ramenées de 26.600 millions à 24.600 millions par les remboursements du Trésor. En exécution des conventions en vigueur, la Banque a versé, en outre, en atténuation de la dette de l'Etat, le solde disponible du compte d'amortissement, soit 1.279 millions. Au dernier bilan, les avances temporaires figuraient pour 23 milliards.

Les versements à l'Etat à titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances, se sont élevés à 135.897.000 francs. Le dividende net de 270 francs, distribué aux actionnaires, a absorbé la somme de 49.375.000 francs.

M. Pascalis, ancien président de la Chambre de Commerce de Paris, a donné connaissance, en son nom et au nom de ses collègues, du Rapport des Censeurs.

Laederich, industriel, et Henri Blondel, trésorier-payeur général. Elle a réélu censeur, M. Charles Petit, ancien président du Tribunal de Commerce.

Elle a élu régente, MM. Montigny et Guérin, trésoriers-payeurs généraux, en remplacement de MM. Debray et Brunl, trésoriers-payeurs généraux, admis en cette qualité, à faire valoir leurs droits à la retraite.

CHANTIERS ET ATELIERS DE LA GIRONDE

Cette Société procède à l'émission, au pair, de 25.000 actions nouvelles de 500 francs nominal, ayant droit sur les bénéfices de l'exercice ayant commencé le 1^{er} janvier 1922 ; 1^{er} au premier dividende de 5 0/0 au prorata des sommes versées et du temps écoulé depuis chacun des versements, jusqu'au 31 décembre 1922 ; 2^e au superdividende sur le même pied que les actions anciennes.

Ces actions sont réservées par préférence aux anciens actionnaires, qui ont droit de souscrire à titre irréductible sept actions nouvelles pour huit anciennes. Les actionnaires de la Société Normande de Constructions Navales qui n'ont pas encore échangé leurs titres contre des actions de la Société des Chantiers et Ateliers de la Gironde, ont droit de souscrire à titre irréductible sept actions nouvelles pour quarante actions de la Société Normande de Constructions Navales.

Le prix est payable, pour les actions irréductibles à raison de 250 francs à la souscription, et pour les actions réductibles, à raison de 125 francs à la souscription et 125 francs à la répartition ; le solde de 250 francs devant être versé sur appels du Conseil d'administration.

La souscription sera ouverte le 24 janvier 1922 et close le 14 février 1922 aux guichets de la Banque de l'Union Parisienne, 7, rue

Chauchat et de MM. Bénard frères et Cie, 47, rue Cambon, et au siège de la Société, 3, rue Montallvet, Paris.

La notice prescrite par la loi a paru dans le Bulletin des Annonces Légales Obligatoires, du 23 janvier 1922.

BONS 6 0/0 A 10 ANS NETS D'IMPOTS PRESENTS ET FUTURS DU CREDIT NATIONAL

Le Crédit National émet en ce moment des Bons 6 0/0, au nominal de 500 fr nets d'impôts présents et futurs, remboursables, facultativement, à la volonté seule du porteur, comme suit :

dès le 1^{er} février 1924 à 500 fr.
— 1^{er} février 1927 à 507 50
et le 1^{er} février 1932 à 525 fr.

PRIX D'EMISSION : 482 francs, déduction faite du premier coupon semestriel payé d'avance, ce qui, en tenant compte de la prime de remboursement, met le placement :

à 6,61 0/0 net pour les Bons dont le remboursement aura été demandé à la première échéance.

à 6,59 0/0 net en cas de remboursement à la seconde échéance.

à 6,72 0/0 net pour les Bons présentés à l'échéance finale.

L'Argus de la Presse publie une nouvelle édition de « Nomenclature des journaux en langue française paraissant dans le monde entier ». C'est un travail méthodique et patient, qui contient plus de 6.000 noms de périodiques, en même temps qu'il rend hommage à la Presse française.

LE LIVRE QU'IL FAUT LIRE

A. TABARANT

L'Evangile nouveau

Un roman passionnant — une œuvre extraordinairement vivante et humaine — qui nous fait assister à la naissance du marxisme révolutionnaire. Critique, polémique, pamphlétaire, Tabarant apparaît comme un des grands romanciers révolutionnaires de ce temps.

Un volume in-16 254 pages.
En vente à Clarté : 6 fr. 75 ; franco : 7 fr.

VIENT DE PARAITRE :

Marcel Martinet

LA NUIT

6 Dessins de Gaston Pastré

Les poètes des Temps Modernes — les poètes les plus désemparés que la guerre ait fait jaillir du cœur d'un homme — publie aujourd'hui le drame de la révolte des soldats. Cette œuvre que la poésie anime d'un bout à l'autre, sans que la vie jamais s'en sépare, emprunte aux événements un caractère de poignant actualité.

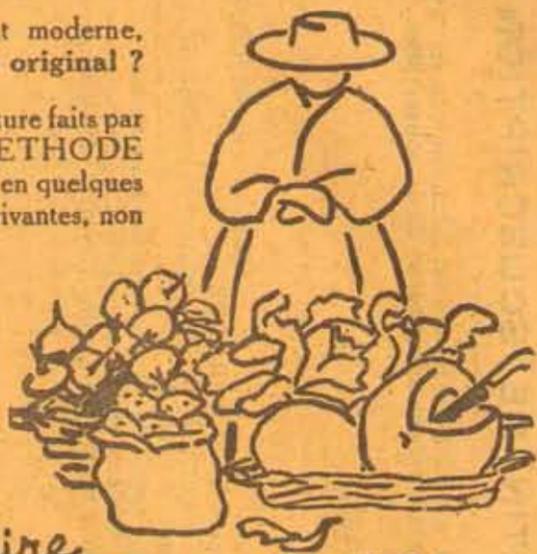
Editions Clarté : Un fort volume, prix : 5 fr. 50.

Vous qui aimez le DESSIN

savez-vous qu'il existe une méthode simple, pratique, vraiment moderne, par laquelle, vous pouvez devenir rapidement un artiste original ?

Regardez les dessins ci-contre. Ce sont des croquis d'après nature faits par une jeune débutante. En appliquant les premiers principes de la METHODE A.B.C., notre élève a pu relever la banalité des sujets et faire, en quelques coups de pinceau de véritables interprétations personnelles et vivantes, non de froides copies.

Déjà, le COURS A.B.C. de DESSIN a formé, en France, une petite légion de dessinateurs enthousiastes, parmi lesquels il y a quelques artistes aux talents originaux de tendances modernes, capables de créer et de vendre des dessins de toutes sortes pour affiches, illustrations de livres et journaux, caricatures, art décoratif, paysage, fleurs, etc...



Si vous pouvez écrire
Vous pouvez **DESSINER**

Écrivez-nous, vous qui aimez le dessin, et qui peut-être portez en vous le germe d'un talent que nous ferons éclore. — Demandez-nous notre ALBUM orné de nombreuses illustrations que nous vous enverrons gratuitement et qui vous donnera tous les renseignements désirés ainsi que le programme de nos leçons.



COURS A. B. C. de DESSIN (Atelier 26) 252, Fg. St-Honoré, PARIS (8^e)

12 BALLES ?... NON !

49 dessins de Lucien Laforge

contre

POINCARÉ et le POINCARISME

Au moment où, pour sa honte, la France tombe dans les mains d'un de ceux qui ont voulu la guerre, Clarté présente à ses lecteurs un album où se fixeront les souvenirs.

LE FILM 1914

ou Le Poincarisme en quarante-neuf épisodes

Texte et légendes de Lucien LAFORGE

Cette série unique où le talent de Lucien Laforge est exprimée avec une vigueur sans pareille et l'ironie la plus âpre et la plus mordante ;

Cet album, qui comportera 49 pages de dessins, sous couverture de carton rouge, sera mis en vente dans quelques jours. Vous le trouverez dans tous les kiosques au prix de... 3 fr.

Expédié par Clarté

France (franco)	3 25
Etranger (franco)	3 50

Pour nos lecteurs, cet album sera envoyé — ou livré dans nos bureaux — aux conditions indiquées sur le bon ci-dessous.

BON POUR UN ALBUM

A nos bureaux.....	3 25
Départements	2 50
Etranger	2 75

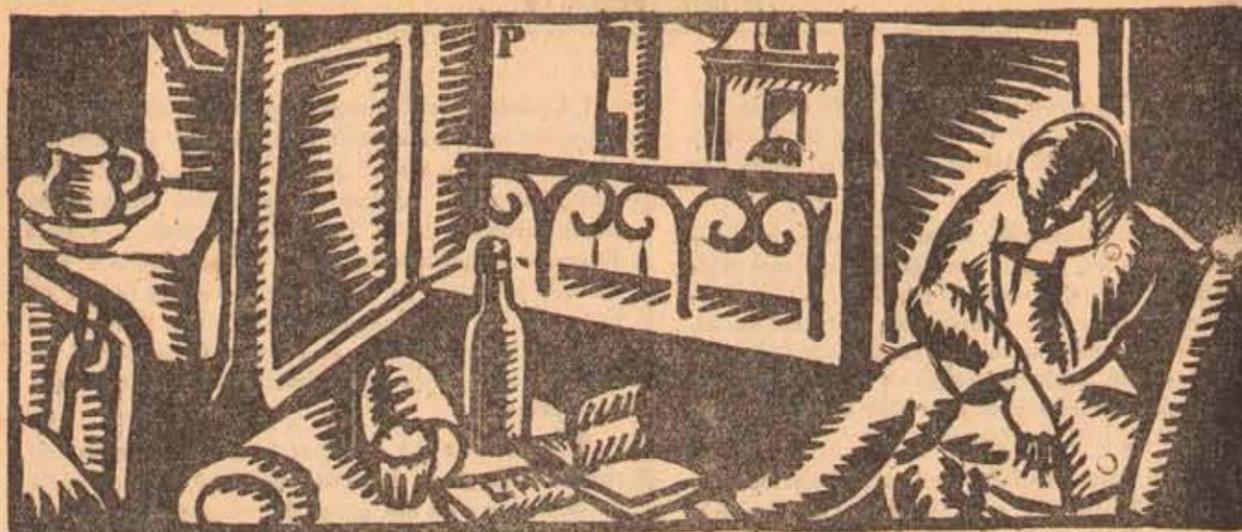
FILM 1914

par LUCIEN LAFORGE
le Poincarisme en 49 épisodes

aux conditions spéciales consenties aux

lecteurs et abonnés de Clarté

Il sera tiré de cet ouvrage sur papier spécial rouge apprêté un tirage de luxe limité à 200 exemplaires numérotés, à 15 fr. chaque.



La Vie Intellectuelle

Art et Révolution

Par PARIJANINE

On nous a reproché de ne vouloir (ou de ne savoir) pas être, en art, des révolutionnaires. (*L'Intransigeant*, 29 décembre 1921). On s'est trompé. Nous réclamons une révolution radicale, profonde.

Je crois devoir employer ici le « nous », car je ne suis pas seul à penser ce que je vais dire.

L'esprit révolutionnaire est essentiellement traditionnel: il affirme, il a toujours affirmé le désir, la volonté de vivre librement, magnifiquement, comprimée ou tuée chez l'esclave ; et c'est ainsi que l'on en arrive toujours à chambarder les prosodies et les sociétés.

Il y a de fausses révolutions, de petites révolutions, de misérables révolutions : on prononce le mot « mouchoir » dans une tragédie ; on octroie une Charte ; on invente le « simultanésisme » ; on réforme une administration. Ce ne sont pas des révolutionnaires qui s'occupent de cela.

Les grandes révolutions de l'art, comme celles de la vie publique, manifestent un vaste bouleversement de l'âme qui, secouant peu à peu les entraves imposées par la routine ou par l'égoïsme des vieux maîtres, reconquiert sa propre beauté, sa dignité humaine, les ressources de son génie. Un renouveau de sentiment et de sagesse précède et nécessite les transformations du langage et des procédés.

Un poète français m'a conté, ces jours-ci, l'histoire de la poésie française au XIX^e siècle : Victor Hugo a trouvé l'enjambement et quelques césures originales ; le Parnasse a codifié rigoureusement les libertés romantiques ; les symbolistes ont démolé le vers parnassien et Gustave Kahn a lancé le vers libre. Voilà. Depuis, nous avons eu les futuristes et « dada ». Il faut trouver autre chose. — Evidemment !

N'est-il pas temps de s'insurger contre ces dogmes de sorbonagres ? N'est-il pas temps de comprendre ce que de sages esprits ont tant de fois affirmé et démontré : la forme indissolublement liée au fond, toutes ses qualités dépendant exclusivement des qualités du sentiment et de la pensée ? «... La poésie, l'essence de la poésie leur échappe absolument. Elle n'est pas dans la virtuosité, elle n'est pas dans le talent, ou plutôt ce n'est là qu'un de ses éléments, et le moindre : elle consiste presque uniquement dans l'originalité et dans la sincérité du sentiment, une originalité qui s'ignore, une sincérité très consciente. » (*Rémy de Gourmont*).

Le poète français qui limite ses « recherches de laboratoire » à des « essais de synchronisme » perd son temps. Il écoute le tic-tac de sa montre au lieu d'entendre les battements de son cœur.

Les grandes révolutions de l'art s'accomplissent toutes

dans le sens d'un retour à la nature. Telle est leur tradition. Mais qu'est-ce que la nature ? Ou plutôt, car il est vain de s'attarder à des définitions, quel usage l'art fait-il de la nature ?

En certaines époques d'émotion universelle, les hommes dont la mission, dont le génie est de manifester et de fixer, par des œuvres, le sentiment populaire, la passion secrète d'une race, ou d'une communauté internationale, ou, mieux encore, du genre humain, — ces hommes s'efforcent d'être, avant tout, fidèles interprètes de la vie et d'élargir les communications spirituelles. Leur génie individuel prend un caractère collectif, représentatif.

La nature, selon l'homme, c'est et ce sera toujours, en définitive, l'homme. Et, selon les temps, l'art découvre, perfectionna, divinisa telle ou telle faculté de la nature humaine. Et, quand l'art intervient de toute sa puissance, l'œuvre accomplie se révèle immortelle, c'est-à-dire aussi durable que notre mémoire : il ne saurait être question d'anéantissement, ni de recommencements. Mais toutes les révolutions parlent d'affranchissement, d'expansion des forces et des qualités de la nature humaine ; elles reviennent ainsi, toutes, à la tradition des révolutions précédentes.

C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'une ode de Ronsard et une page de Rabelais, que les *Précieuses Ridicules*, que la *Nouvelle Héloïse*, que le *Génie du Christianisme* et la *Tristesse d'Olympio*, que *Madame Bovary* et les *Fleurs du Mal*, que les *Romances sans Paroles* et les *Poèmes de Laforgue*, et les *Villes Tentaculaires* symbolisent le passé. Les acquisitions du métier poétique, souvent éphémères, parfois illusoire, sont des conséquences fortuites dans le processus d'une révolution artistique. Elles ont une valeur, une grande valeur, mais tout individuelle. Elles sont sujettes au dédain et à l'oubli ; elles favorisent la contrefaçon.

Ceci est le premier point : la révolution est un retour à la sincérité, à la liberté de la nature humaine ; et elle est une communion, l'expression réalisée par certains individus d'un état d'âme général.

Durant les périodes d'assoupissement, de langueur, d'individualisme sans générosité, l'art est inopérant. Les hommes inquiets s'efforcent de le remplacer par des amusements, par des images à bon marché, par l'imitation et par la bizarrerie, par le monstrueux et le laid. La mode les encourage. Les bons esprits se retirent, découragés, dans leurs souvenirs. Les producteurs se flattent de rester incompris. Ils citent l'exemple des grands artistes que la foule bafoua. Ignorent-ils que la souffrance la plus vive des maîtres provenait de l'isolement dans lequel on les laissait ? Car ces maîtres sentaient, savaient que l'homme vivait tout entier dans leurs œuvres, faites comme des miroirs ; et l'homme se détournait.

Les producteurs d'ouvrages incompris, qu'ils jugent pertinement incompréhensibles, exploitent cette situation. Les plus médiocres ne tardent pas à égaler les plus habiles. Les plus ingénieux se satisfont de découvertes insignifiantes. Alors foisonnent les « grands rhétoriciens » ; alors s'ouvrent, ou plutôt se ferment « les laboratoires » ; on travaille la forme, on la vide de prétentions nobles, on l'émascule. Ce sont des époques de snobisme, de mystification, de j'm'en-foutisme ; et l'homme du boulevard affiche le dédain de la pensée franche et de « l'expression péremptoire ».

Il est triste de voir qu'en ces temps-là des esprits cultivés, raffinés, doués de talent, (qui sait ? peut-être même de génie, car c'est une erreur de penser que le génie se manifeste en toutes circonstances), que des hommes sincères s'égarent en des recherches de second et de troisième plan. Leurs trouvailles, s'ils en font, ne seront utiles que médiocrement. L'art n'est point une science ; il s'inquiète moins que l'on ne croit des formules que lui préparent les érudits. Il vit surtout d'inspiration. On semble en douter, on se moque de cela en ce moment-ci.



A-t-on souhaité, dans ce qui précède, le retour des travaux d'art aux formes du passé ? Et sommes-nous en contradiction avec nous-mêmes qui avons dénoncé, récemment les multiples imitateurs du génial Mallarmé (âme sincère et harmonieuse), qui dénigrerons peut-être un jour les contrefacteurs de Picasso (dont les images, heureusement assemblées à Moscou, nous suggèrent une comparaison avec Dostoïevsky) ?

Voyons maintenant comment pourrait, comment doit s'opérer le renouvellement que nous attendons, la révolution que nous voulons.

Rien n'est plus utile, pour préparer un mouvement de ce genre, que de connaître, que de comprendre pleinement l'esprit de son époque. Il n'est pas indispensable de l'admirer sans réserve, et le désir du mieux a parfois suscité les visions d'un Dante, les regrets d'un Michel-Ange ou les malédictions d'un Leopardi. Mais l'union de l'artiste avec le monde vivant ne se réalise pas sans bonne volonté des deux parts.

Un grand effort d'adaptation de l'humanisme à la vie moderne s'accomplit de nos jours. Nous nous en félicitons. Nous aimons ces livres du mois où l'architecte et l'ingénieur rivalisent de bon sens avec le critique, de fantaisie avec le romancier, de sagesse avec le philosophe. Nous nous rallions autour de ces belles enseignes : *le Monde Nouveau*, *l'Esprit Nouveau*, *les Ecrits Nouveaux*, *la Connaissance*, *Action*... Jamais, peut-être, on ne vit jeunesse lettrée plus avide d'exploiter la vie en toutes ses puissances, dont les livres ne sont qu'une infime parcelle. Jamais les idées ne s'accumulèrent plus nombreuses, plus

impérieuses ; car notre génération est un réceptacle de souvenirs glorieux, de dons venus de toutes les parties du monde et d'espérances justifiées par le développement quasi automatique de nos facultés. La machine conquise, et non conquérante (comme certains se la figurent), assure l'affranchissement spirituel d'une minorité croissante ; elle nous aide à nous unir. En dépit des apparences, les nationalités se désagrègent, les races fusionnent.

On se bat. Et quand on étouffe l'ennemi, il se trouve, de plus en plus souvent, que c'est pour l'embrasser. L'immoralité des vieilles querelles, la sottise d'un patriotisme outrecuidant deviennent évidentes aux yeux des plus naïfs. Pour conduire une guerre à bonne fin, il suffisait jadis d'un pompeux calembour ; il y faut aujourd'hui deux armées, l'une de combattants, l'autre d'orateurs, d'imposteurs et de censeurs, et la seconde n'est pas de beaucoup la moins nombreuse.

Cette époque d'audace intellectuelle est un temps de cynisme et de douleur, de scepticisme et de révolte, d'incohérence et de ferveur.

Tel est l'homme d'aujourd'hui, tel est le langage de notre nature. L'« honnête homme » de Molière, l'homme « sensible » de Rousseau, René, Bouvard et Pécuchet, l'homme de l'Exposition Universelle et l'homme de la « dernière » guerre sont en nous, travaillent, discutent, rient et pleurent. Tel est le peuple, tels sont les peuples ; telle est notre passion.

Des caractères débilés, des imaginations déformées par le snobisme, paralysées par la mode, des esprits troubles circonviennent notre attention. Ils substituent à l'art le spectacle de leurs individualités inexpressives.

Nous prétendons concevoir, dans toute son ampleur, la vie moderne, et nous les croyons incompetents en cette matière. Nous les voyons attachés aux apparences, aux manifestations superficielles de l'énergie ; nous entendons leurs cris d'enthousiasme, cris sans éloquence et sans répercussion ; mais nous constatons leur incapacité à saisir, ou plutôt à exprimer la pensée des temps nouveaux, l'âme d'aujourd'hui.

On connaît le succès de fou rire qu'obtint Zola quand il écrivit : « Nous autres, savants... ». Il confondait les modes d'activité spirituelle. L'œuvre de Balzac, de Flaubert, des Goncourt, de Zola ; à l'étranger, les créations de Dostoïevsky, de Tolstoï, d'Ibsen, de Hardy se rattachent cependant dans une certaine mesure aux études scientifiques. Mais leur valeur d'art n'est point en cela. Elle dépend presque absolument du génie intuitif, des vertus imaginatives et sentimentales que ces maîtres ont manifestés.

Or, il est élégant, de nos jours, d'affirmer la parenté et presque l'identité de l'art avec la science, — que dis-je ! avec l'industrie. On « construit » un poème avec des mots,

un tableau avec des objets. Le principe esthétique (conforme aux nobles exigences de notre sensibilité) subit une régression devant le concert arbitraire de la chose utile considérée comme plus belle que le beau. Notons-le : l'utile peut-être beau, et la perfection rationnelle d'une machine réalise une harmonie supérieure aux qualités pratiques de l'appareil. Avant *l'Esprit Nouveau*, Léonard de Vinci et, je pense, Pythagore avaient compris cela. Le dessin industriel et l'art plastique trouvent entre eux des accointances dans la science quasi divine des nombres et des volumes. Mais les fins sont différentes : on serait bien vite las de contempler une machine à jamais immobilisée ; on ne se promène pas sur un lion de Barye ; et le pire reproche que l'on sache faire à un portrait, c'est de dire qu'il est bon comme une photographie.

La machine ne se suffit pas à elle-même et ne suffit à personne ; la matière, le monde sensible ne vivent que de nous, de notre pensée, de notre cœur. Et l'art utilise la matière dans le seul but de créer des symboles susceptibles d'émouvoir et de perpétuer la minute fugitive.

Les fins de l'art, les fins de la science et celles de l'industrie ne sont donc pas identiques.

La tâche de l'artiste est d'émouvoir. Comment ? Par une artificieuse adaptation de la matière qu'il emploie aux mouvements d'âme qui font la singularité de son génie. Ici se pose une question de discipline extrêmement importante ; ici l'on instituera le débat entre les procédés de la fiction et les droits de la sincérité. Nous retrouverons plus tard, sans doute, l'occasion de traiter ce difficile sujet. Mais, croyez-le bien, il n'est point avantageux de chercher une solution extérieure au problème du génie, indépendante d'une sensibilité primordiale qui féconde la matière et crée la forme *a posteriori*. Pour émouvoir un peu, il faut être profondément ému.

La Guerre et la Paix et les *Illuminations* ne procèdent point du caprice verbal de leurs auteurs, mais bien d'une réaction spirituelle qui détermine la forme du symbole. Et ces créations furent neuves, sont neuves, non de la nouveauté paradoxale de l'inouï, mais de l'impérissable nouveauté des vérités humaines.

Examinons encore la question de la modernité, dont on fait tant de bruit. N'est-elle point illusoire ? L'artiste ne fut-il pas, en tout temps, l'interprète de la vie, des idées, des passions de son temps ? Par bonne foi, on en conviendra. Il ne dépend donc point de nous, ni surtout de l'artiste, d'échapper à nos contemporains. Nous ne comprenons pas que l'on se batte les flancs pour n'être plus un romantique en 1922. On est, en 1922, romantique et plus que cela. Si nous avons seuls ce privilège d'être modernes, que pourrait être la génération de demain ?

Mais, si l'on entend par modernisme le culte du transitoire, de la contingence, l'admiration des modes ou des ressources actuelles de nos civilisations, sachons que ce

sont là des éléments nécessaires, mais non essentiels, de la création artistique. C'est cela même qui vieillit, qui vieillit promptement et ne subsiste devant la postérité que comme un témoignage historique.

L'art n'est point de l'histoire, pas même de l'histoire contemporaine. Ce n'est pas un *Livre Jaune*, c'est un *Livre d'Or* où tous les peuples et tous les temps consignent l'unique idée de la grandeur humaine, faite de sagesse dans la douleur comme dans la joie.

Qu'on nous permette donc d'élever cette modeste méditation et de réclamer de ceux qui vouent leur cœur, leur esprit et leurs mains aux besognes de l'art — le souci d'accomplir une œuvre immortelle, une œuvre où l'homme de demain se reconnaisse et se complaise. Il sera grand, l'artiste qui, en dépit du scepticisme contemporain, pourra dire encore, après quelques-uns : *Exegi monumentum...* Mais ayons le courage d'avouer que, faibles ou forts, dédaignant le rire niais des impuissants, nous aspirons à cette grandeur. Quelle que soit notre vertu, cet aveu nous sera salutaire. Nous ne nous préoccupons plus de plaire par des jeux, mais par des travaux parachevés, irréprochables en leur genre, selon la mesure pleine de notre talent.

Et cet aveu marquerait la limite de notre individualisme. L'artiste purement individualiste qui, selon une formule absurde « ne donne ses fêtes qu'à soi-même » est un charlatan, à moins qu'il ne se réduise à l'immobilité, au silence, à la vraie solitude. La réclame qu'il peut lancer est une insulte à quiconque en subit l'importunité. L'ésotérisme, l'hermétisme procèdent d'une insuffisance de moyens ou d'une erreur, car il n'y a rien d'humain que l'homme ne puisse communiquer, confier à l'homme.

L'art est le sublime témoignage de notre sociabilité. L'œuvre d'art, destinée à émouvoir, s'adresse à l'inconnu, à l'étranger, à la postérité. Tous les éléments dont se compose cette œuvre appartiennent en totalité à l'homme de bonne volonté qui en prend connaissance, qui en étudie la qualité, qui en pénètre la signification sentimentale. Il faut respecter cet homme inconnu et il est du métier de l'artiste de lui faciliter sa tâche dans la mesure du possible, ou plutôt de chercher à l'émouvoir directement.

Être moderne et être humain, n'est-ce donc pas, pour l'artiste, modeler une image de son âme qui concentre en elles toutes les valeurs essentielles de la collectivité, représentation du présent; symbole de notre nature, préfigure des âges à venir ? Il n'est que juste de le croire. Cette ambition que nous voulons suggérer aux artisans de la

vie intellectuelle, à une époque où leurs ambitions sont si immédiates et si bornées, — cette ambition renouvelerait la tradition révolutionnaire. Elle susciterait une beauté nouvelle, des formes d'art inespérées. Elle instituerait enfin cette communion de joies, ce partage de nobles émotions qui, seuls, peuvent justifier les privilèges de l'homme de pensée devant l'homme de peine.

Ne point rougir de son œuvre devant un ouvrier... Esprits modernes, vous qui sentez la grandeur des créations industrielles, est-ce donc là un idéal méprisable ?

En ce point, nous rejoignons une doctrine sociale, la foi révolutionnaire.

Je ne lis pas tout ce qui s'imprime, bien entendu. Mais j'ai eu le bonheur de ne point laisser de côté deux ouvrages très beaux et je publie ma reconnaissance.

Merci à M. Suarès pour son article-discours sur *Dostoïevsky* dans lequel je choisis, à bon escient ces deux phrases :

« Les grandes âmes sont un peuple entre les peuples, le seul qui dure et qui soit juste, et où finira peut-être par entrer tout le genre humain, après tant de délire absurdes, de haine, de rage et de misères. L'œuvre du génie est une œuvre d'intelligence et d'amour. »

Merci à l'ami Bloch, homme de mer, homme du ciel, vaillant compagnon du matelot, poète enchanteur. Lisez, profanes, les derniers fragments de son *Journal de Voyage*, un des meilleurs livres que l'année nous promette.

Lisez ceci et cela dans les *Ecrits Nouveaux*, dans *Signaux*.

Au cours de ce janvier, M. Maurice de Waleffe a pondu quelques « paradoxes » sur le nom de Molière. Molière l'ennuie. Molière n'a peint que des bourgeois. Dans son œuvre, songez donc, pas un artiste, pas un officier ! (Je n'invente rien. Et je n'ai pas le temps de démontrer que Trissotin est un artiste comme on voit beaucoup, même dans le monde des journaux, et que les seigneurs de ce temps-là commandaient des régiments.) Enfin, ce triste Molière, à une époque de batailles, n'a point fait acte de patriotisme !

M. de Waleffe a eu bon nez de nous en avertir.

P.

La traduction du poème *les Scythes* d'Alexandre Blok, ainsi que celle de l'étude d'Ivanov Razoumnik, parus dans notre numéro 4, était de notre collaborateur Serge Romoff. Une note rectificative restée par erreur sur le marbre, n'a pas été passée dans notre dernier numéro. Nous nous en excusons ici auprès de Serge Romoff.

N. D. L. R.

Du volume *Place Clichy*, qui paraît ces jours-ci aux Editions « Clarté », nous extrayons la préface de Noël Garnier — qui place ce livre sous son véritable aspect — et les deux poèmes que nos lecteurs liront ci-dessous.

PLACE CLICHY

Par NOËL GARNIER

PRÉFACE

Comme je corrigeais les épreuves de ce petit livre, quelqu'un, par-dessus mon épaule, prononça : « Livre érotique, si éloigné de nos angoisses et de nos espoirs de partisans qu'il semble être une désertion. Pourquoi n'attendrais-tu pas un peu avant de le publier ? »

Il était trop tard. Le livre allait paraître. De toutes façons je n'aurais d'ailleurs pas attendu.

Car ce livre n'est pas érotique.

Il n'est pas non plus une désertion.

La fatalité de la chair pèse, il est vrai, sur la tristesse des foules qui suivent son rythme. Mais rien n'est plus chaste qu'une foule et rien n'est plus proche qu'elle — la vivante, la maflue, la bruyante — des spéculations les plus éthérées du silence de nos cabinets de travail.

Ou rien ne devrait l'être...

Il y a dans ce conditionnel toutes les raisons de la parution de ce livre. Mais que mon lecteur me fasse l'amitié de se rassurer : je ne les développerai pas ici.

I

Le rédacteur (veuf) aux Travaux Publics
dont feu la dame est morte en couches,
avec son cache-nez de laine sur la bouche
et son cœur en deuil sous son portefeuille
et son parapluie à sa main gantée
et son mal aux reins dans sa chair chronique
pince les genoux devant la baraque qui fornique
et tâte au travers de sa cuisse mince

la grasse minceur d'un peu de monnaie...

II

Gueule à sexe — qui vaincra :

Des cuisses pétrifiées
ou du roc crânién ?

Les crinières sont égales :
Samson sera-ce le mâle
et Toi toujours Dalila ?

Mais non — tu es Martha-la-Corse
domiciliée à Montmartre.
Tu quittes le soir ta baraque
sur le dernier « couac » de l'orchestre.

Pour traverser le boulevard
tu évites soigneusement le taxi essoufflé,
puis tu vas, le long des cafés
avachis, leurs deux poings aux tempes...

Tu reniffes l'odeur de soupe
au fromage, devant « chez Graff ».
Odeur des lions, vous êtes fade.
Lions jaloux, ça sent l'homme ici.

Ça vous entre dans la poitrine
d'un bond, ça vous empoigne aux reins.
Ça a des griffes plus aiguës
que les vôtres, fauves surfaits.

Ah ! ça fait mal : un peu de sang,
une goutte calmerait la blessure :
une goutte chaude,
une goutte compatissante.

Mais jamais la blessure d'amour ne saigne.
Mes lions vous êtes moins cruels :
quel beau flot rouge quand vos crocs
s'enfoncent dans la chair creusée.

Ah ! qu'un soir vienne, lourd d'orage,
où, saouls du sang bu à ma bouche
vous brisiez mes beaux lions farouches,
les barreaux de fer de vos cages ;

et répandus comme un brasier
ivre de mes baisers défunts
— dans la viande mâle insoumise
à la loi des simples instincts

Vous allumiez, mes lions de flammes,
le feu qui purifiera l'homme
et vengera toutes les femmes !

Lectures et Débats

MARIA CHAPDELAINÉ

Par Jean DELESPOL

Louis HEMON : *Maria Chapdelaine*. (Bernard Grasset, éditeur.)

D'instinct les milieux de gauche ou révolutionnaires ont senti que ce livre n'est pas de leur bord. On l'a lu plus ou moins; on en a plus ou moins rendu compte, cependant que montait le formidable tirage amorcé à l'automne par plusieurs articles de l'*Action Française* et le concert des journaux de droite.

C'est donc un livre politique ? Fatalement: c'est un livre qui prétend décrire le fond du caractère français. Il nous intéresse donc, nous aussi: depuis le premier radio de Lénine à Béla Kun, au début des soviets hongrois, on ne peut accuser les révolutionnaires de négliger dans leurs prévisions le facteur mystérieux de l'originalité de chaque race.

Or, de ce point de vue, « Maria Chapdelaine » est d'un intérêt capital; toute chose vivante définit ses caractères profonds non seulement par son action mais par les rejetons qui naissent d'elle. Ainsi des peuples. L'essaimage, expression de leur vitalité, décèle du même coup leurs traits les plus intimes. Comment, par exemple, expliquez-vous autrement la durée d'un lien impérial entre l'Angleterre et ses Dominions ? Eh bien, dans notre cas, nous n'avons pas le choix: sur le globe il n'y a qu'un peuple issu de nous, — les Canadiens français. Vous voyez l'importance d'un roman exprimant l'âme de cette seconde nation française ? Une comparaison s'amorce fatalement: des voix parlent en vous; on « s'attend » à se reconnaître. Et, comme le Canada français est conservateur et clérical, vous voyez la charmante démonstration qui en découle...

Il ne s'agit pas de nier, de fulminer. Il suffit de voir les faits historiques. Le Canada français, c'est tout simplement « la France d'avant la Révolution », intacte et vivace en plein XX^e siècle. Les paysans qui s'embarquèrent au XVIII^e siècle emportèrent avec eux l'atavisme de respect social et religieux que rien ne tendit plus à détruire, dans ce pays où une formidable besogne coloniale leur offrait l'indépendance, une aisance relative, mais réclamait d'eux un équilibre moral, une santé intérieure inébranlable — donc aveugle. C'est ainsi que la Révolution française fut simplement ignorée ou maudite là-bas; comme fut maudite la France anticléricale d'avant-guer-

re. La paysannerie de Québec est une France sans 89, sans Napoléon, sans Juillet, 48 et la Commune. L'énergie étonnante que représente notre histoire européenne, elle l'a dépensée obscurément à la terrible peine du défrichage d'un continent déjà proche des régions glaciaires.

C'est cela que nous décrit admirablement « Maria Chapdelaine ». La lutte de l'homme contre la forêt — contre les gros troncs où fouette le coup de hache, contre les souches qui ne veulent pas livrer la bonne terre arable, contre la hâte infernale du climat, qui réduit à trois mois l'année agricole.

Et voilà où l'on est pris. Quiconque a besogné de ses mains, avec des copains qui juraient en patois français, se trouve à l'aise dans ces pages. Alors ? L'Eglise, la révérence sociale, c'est donc cela le tréfonds ?



Ne soyons pas dupes. La leçon vraie est moins simpliste.

Oui, il y a une profonde parenté que nous révèle « Maria Chapdelaine » : les qualités de travail qui sont en nous. Le Français est capable de besogner prodigieusement, avec patience, avec confiance. Qu'un régime industriel provisoire (un provisoire terriblement long) ne nous ferme pas les yeux à ce profond mérite. Le Français est un dur boulonneur, capable de « gaité » dans l'effort. Depuis cent ans on l'embauche trop souvent à des tâches infernales; mais voyez combien de fois lui-même a tenté de s'atteler à la tâche que pressentait son idéalisme ! Voyez comme, d'instinct, il a poussé dur et longuement dans cette guerre qu'il maudissait pourtant. Sachons voir là notre atout personnel dans l'avenir révolutionnaire des peuples.

Français de Québec, tu as ta besogne et moi la mienne. Tu enracines sur la terre canadienne ta race qui grandit; tu aides courageusement à étendre la vie sur la planète. Mais tu n'es pas un Européen; tu n'as pas l'industrie et cette honte de la civilisation moderne; tu ne peux pas savoir quel avenir nous regardons en face quand nous disons, depuis cent cinquante ans, « non » à l'Eglise, aux rois, aux grands. Seulement, en nous relevant de dessus notre tâche, tous les deux nous avons pour nous essuyer le front le même geste. On sourit. On se reconnaît.

Batouala -- Une Histoire de Douze Heures

Par Jean BERNIER

René MARAN : *Batouala* (Albin Michel, éditeur).

En couronnant *Batouala*, l'Académie Goncourt a tiré un pétard d'une assez jolie taille.

Songez-donc, M. René Maran n'est rien moins que bolchevik. C'est un fonctionnaire, un administrateur colonial. Il représente la France, là-bas, en Afrique, du côté de Fort-Archambaut. Il parle donc en connaissance de cause, doublement même, puisqu'il est nègre. Or, voici quelques-unes des considérations les plus caractéristiques dont il orne la préface d'un roman qui, de par la précision des « Dix », va être tiré à cent mille exemplaires et lu dans le monde entier :

« Ah ! monsieur Bruel, en une compilation indigeste et savante, vous avez pu déclarer que la population de l'Oubanghi-Chari s'élevait à 1.350.000 habitants. Mais que n'avez-vous dit plutôt, que dans tel petit village de l'Ouahm, en 1918, on ne comptait plus que 1.080 individus sur les 10.000 que l'on avait recensés, sept ans auparavant ? Vous avez parlé de la richesse de cet immense pays. Que n'avez-vous dit que la famine y était maîtresse. »

Et plus loin :

« Après tout, s'ils (les nègres de l'Oubanghi) crèvent de faim par milliers, comme des mouches, c'est que l'on met en valeur leur pays. Ne disparaissent que ceux qui ne s'adaptent pas à la civilisation.

« Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents, Rabindranath Tagore, le poète hindou, un jour, à Tokio, a dit ce que tu étais !

« Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge... Tu es la force qui prime le droit. »

Enfin M. René Maran rappelle que M. André Lefèvre, alors ministre de la guerre, ne craignit pas de déclarer à la Tribune de la Chambre que « certains fonctionnaires français avaient cru pouvoir se conduire en Alsace-Lorraine reconquise, comme s'ils étaient au Congo Français. »

Là-dessus certains de ces messieurs de la critique se démentent comme des possédés, crient à l'inconvenance, à la trahison. Ainsi naturellement, M. Binet-Valmer, cette âme pure qui gagne son avoine et, (espérons-le), sa cravate de commandeur de la légion d'honneur, en accommodant à la sauce officielle les restes de quinze cent mille français qui n'ont pas eu la chance de servir comme portefanion.

D'autres, moins cyniques ou plus rusés, se mettent cependant au diapason en invoquant l'« Aart ». Ils font

ressortir que *Batouala* n'est qu'un assez médiocre récit naturaliste ; que le style est pauvre ou de mauvais goût ; que, dans ces conditions, l'Académie Goncourt ne s'honore pas en vouant à la gloire un livre, qui, par surcroît, participe d'une pensée coupable et dangereuse.

Nous avouons volontiers qu'il est dans l'*Epithalame* plus de talent, plus de valeur littéraire neuve que dans *Batouala*. Mais vit-on jamais ces bons, ces purs critiques, protester tant soit peu contre l'Académie Française, contre l'esprit lamentable et écœurant qui préside aux distributions de récompenses qui se font sous la Coupole ?

Quoi qu'ils disent, ces messieurs sont tous des partisans. Ils l'ont fait voir pendant la guerre, et leur conduite durant les dernières années — toute d'aplatissement devant la phraséologie gouvernementale — leur interdit à tout jamais d'user du vocable art sans déchaîner nos rires ou nos colères. *Batouala* serait un grand chef-d'œuvre que leurs diatribes redoubleraient de fureur.

Bref, M. René Maran et MM. les membres de l'Académie Goncourt (dont par une ironie vraiment exquise et qui doit bien réjouir M. Lucien Descaves, fait partie Léon Daudet « soi-même ») ont bien de la chance que l'état de siège ait été levé.

Le roman de M. René Maran n'a cependant rien de particulièrement corrosif. C'est une succession de tableaux assez laborieusement brossés et traitant de la voie primitive d'une peuplade de l'Afrique Equatoriale Française.

Batouala, le héros du livre, est un chef. Nous le voyons vivre dans son village, fumer, manger, être jaloux mourir enfin sous la griffe d'une panthère. Le « clou » du roman, c'est la fête rituelle des ga-nza (cérémonie de la circoncision et de l'excision des jeunes gens et jeunes filles). Ces pages-là sont colorées et chaudes. Par ailleurs, les descriptions de paysages diurnes ou nocturnes, ou des scènes comme celle de la chasse, ne dépassent que de peu certains récits de voyageurs exacts et précis, que nous lûmes autrefois dans la revue *Le Tour du Monde*.

Il apparaît ainsi que *Batouala* ne tient pas les promesses faites par la préface. Tel qu'il se présente, cet ouvrage n'est encore qu'un document.

M. René Maran nous promet expressément d'empoigner plus tard son sujet, qui est, à n'en pas douter, la grande misère des peuples coloniaux sous la domination blanche. Nous attendons ce livre avec la plus vive impatience, et nous remercions dès à présent l'Académie Goncourt d'avoir, en un temps où le moindre opuscule anti-bolcheviste est grotesquement encensé, appelé, de façon pressante, l'attention du public sur une des tares nombreuses que le monde capitaliste camoufle sous ses serinnettes habituelles de Droit, Justice, Liberté, etc., etc...

F. J. BONJEAN : *Une histoire de douze heures* (Rieder, éditeur).

Par un jour d'hiver, brumeux et glacial, dans une baraque vermoulue d'un camp dressé sur quelque lande d'Allemagne, des prisonniers français passent une des innombrables journées de la captivité monotone jusqu'à la folie.

Dehors : — 25 degrés ; dedans (péniblement) : + 6 degrés. Quelques français choisis par l'auteur, ou réunis par certaines affinités, se serrent autour du poêle. Reclus, désœuvrés, à peu près sevrés du contact avec le monde extérieur et condamnés à leur sempiternelle et réciproque présence, ils tâchent à repousser l'étreinte insidieuse du néant. Cette lutte minutieuse et répétée, ce refus opposé à la destruction lente, à la dissolution de soi-même, c'est le cafard.

Agir, coûte que coûte, méthodiquement, certains y parviennent. L'un observe en toutes choses, maniaquement, un horaire inflexible. Sportif, il se frictionne, s'adonne au footing, etc. D'autres manufacturent obstinément des matériaux de fortune. Telle ou telle corvée si pénible soit-elle est une merveilleuse échappée. Tous se livrent enfin peu ou prou aux soins de leur triste ménage.

Mais ces richesses sont dérisoirement insuffisantes. Alors les médiocres se jettent sur n'importe quel livre, se leurrent, s'enterrent « Bouvards et Pécuchets de la captivité ». Les autres jouent à la manille, traînent leur guenille, vivent entre deux eaux en une dérive dont seule la colère du désespoir parvient vraiment à les extraire. Ne jamais être seul, tel est un des articles les plus terribles de leur condamnation. Autour de celui qui se tait hargneusement, le bavardage ne cesse pas. Et quel bavardage !

La marche tictaquante de la même mécanique tournant à vide. Le ressassage continu, banal ou bien fébrile comme le travail de l'écureuil en cage. Le morne défilé dans ces êtres inertes et amorphes des idées et des sentiments. L'ironie, quelques bonnes pointes de camaraderie virile, ou quelques franches empoignades colorent seules, de-ci, de-là, ces divagations sans bornes des cerveaux en proie au plus décevant, au plus martyrisant onanisme.

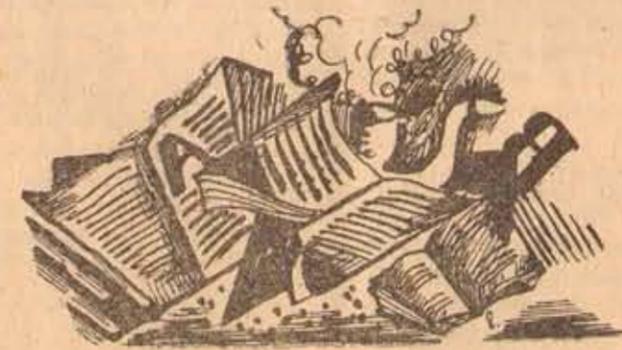
Un colis ou une lettre, un bobard quelconque : offensive, départ pour le camp de représailles, même la lubie d'un tel ou d'un tel, tombent dans les baraques comme une brassée de bois sec sur un feu qui languit. La mécanique repart de plus belle, la philosophie et la politique font des leurs. On parle à en crever de la guerre, de l'amour, de l'art, de Dieu. Les entités défilent, s'affrontent. Parfois partent des lazzi sauveurs, ou bien il faut manger, dormir, lutter contre le froid, l'humidité, la fumée et, pour un moment, le cercle infernal est rompu.

Tel est dans son essence le livre de M. Bonjean. C'est un livre émouvant, merveilleusement sincère qui fait bonne figure parmi les meilleures œuvres nées de la guerre, inspirées par elle, et rien de ce qui a été écrit sur la captivité n'approche à beaucoup près d'*Une Histoire de Douze Heures*.

Ces pages vous prennent dès l'abord. Elles vous noient dans une atmosphère grise et misérable. Elle vous embarquent dans la carrée fumeuse. Elles vous y situent par le corps, par le cœur, par l'esprit. Les discussions abstraites, les plus interminables peuvent venir. On y est préparé, elles vous semblent naturelles. Pour un peu on voudrait intervenir, mêler sa voix à toutes ces voix, induire, déduire, présumer, conclure, comprendre, comme nous le fimes dans le piétinement interminable des secteurs calmes, dans les affres des veilles d'attaques et, depuis, dans bien des insomnies solitaires.

Dans l'armée du temps de paix, il ne faut pas, paraît-il chercher à comprendre. Dans l'armée du temps de guerre, il ne faut pas non plus, mais cela, Dieu merci, était au-dessus de nos forces. Maintenant, en lisant le livre de M. Bonjean, nous goûtons une joie cruelle à aviver cette plaie inguérissable, que nous sommes quelques-uns à avoir rapportée de là-bas. Nous concevons de plus près les raisons de notre attitude envers cette société et ce temps. Nous rafraîchissons et refondons nos amours et nos haines.

Malgré des défauts dont le plus certain est, je crois, le maniérisme du memento sentimental de Sévriac, *une Histoire de Douze Heures*, est un livre qui restera.



MOUJIKS

Par Anton TCHEKHOV (Suite et fin)

Nouvelle traduite du russe par L. Desormonts

On semblait soudain avoir compris qu'il n'y avait pas de vide entre le ciel et la terre, que tout n'a pas encore été accaparé par les riches et les forts, qu'on peut encore se racheter de l'humiliation, de l'esclavage involontaire, de l'insupportable misère, de l'épouvantable ivrognerie.

— Mère Salvatrice! Sainte Mère! Mère Salvatrice! sanglotait la pauvre Maria.

Mais, les prières prenaient fin, l'icône était emportée; l'ancien train de vie reprenait; de nouveau, l'auberge retentissait des jurons grossiers des ivrognes.

Ceux qui craignaient vraiment la mort, c'étaient les moujiks riches qui, en s'enrichissant, perdaient lambeau par lambeau leur foi au Dieu Sauveur.

Eux, c'était plutôt par peur de la fin de la terre, qu'à tout hasard, ils allumaient des cierges et allaient assister aux services religieux.

Les moujiks pauvres ne connaissaient pas cette peur-là. Le vieux et Babka vous disaient en vous regardant droit dans les yeux qu'ils avaient fait leur temps, que leur tour était venu, et que ça leur était bien égal. Ils ne se gênaient nullement pour dire à Fécla devant Nicolas que, quand Nicolas serait mort, Denis, son mari à elle, aurait droit à l'exemption, et quitterait le service militaire pour rentrer à la maison.

Maria non plus ne craignait pas la mort, au contraire, elle la désirait, la trouvait longue à venir et se réjouissait quand elle voyait mourir l'un de ses enfants.

On ne craignait pas la mort, et cependant les malades ne supportaient pas leur état sans un effroi immense. Pour la moindre bagatelle, une indigestion, un frisson léger, Babka allait vite s'étendre sur le poêle, s'emmitouflait et se mettait à geindre, très haut, sans arrêt :

— Je meueurs ! Je meueurs !

Alors, le vieux courait chercher le prêtre, Babka se confessait, puis recevait l'absolution.

Souvent, trop souvent, la conversation roulait sur les maladies et les remèdes ; on parlait de catarrhes, de vers solitaires, de tumeurs qui se forment dans l'estomac et le ventre, et qui, de là, remontent au cœur. Ce dont on avait le plus peur, c'était des refroidissements, et, pour s'en garer l'été même, on continuait à porter des habits de laine et à aller se chauffer sur le poêle.

Babka aimait à se faire soigner et allait souvent à l'hôpital où elle prétendait avoir cinquante ans au lieu de soixante-dix. Elle pensait que si le docteur savait son âge véritable, il ne se donnerait pas la peine de l'ausculter, et prétendait qu'il était temps pour elle, non de se soigner, mais de mourir.

Elle se rendait à l'hôpital d'ordinaire le matin de bonne heure, et prenait avec elle deux ou trois de ses petites filles. Elle rentrait le soir affamée et furieuse, avec des pilules pour elle et de l'onguent pour la gourme des enfants.

Une fois, elle emmena Nicolas, et pendant les deux semaines qui suivirent, Nicolas prit des pilules en déclarant qu'il se sentait mieux.

Babka connaissait les médecins, docteurs, guérisseurs de tout grade, à trente lieues à la ronde, toutefois pas un seul ne lui agréait. A la fête de l'Intercession de la Vierge (1^{er} octobre), quand le prêtre vint bénir les isbas, elle interrogea le diacre, et celui-ci lui conseilla de voir un ancien médecin militaire qui soignait très bien et qui habitait derrière la maison de force de la ville voisine, chef-lieu de district.

Dès que la première neige fut tombée, Babka se rendit à la ville et ramena avec elle un vieux dévot barbu portant un habit à longues basques, et dont le visage était tout sillonné de veines bleues.

A ce moment, dans l'isba, on avait des journaliers ; un vieux tailleur pourvu d'affreuses lunettes, coupait des gilets dans des morceaux, et deux jeunes garçons roulaient de la laine pour faire des chaussons de feutre. Kiriak, renvoyé de sa dernière place à cause de son ivrognerie, restait maintenant à la maison ; il était assis à côté du tailleur et rapetassait un harnais.

Dans l'isba puante, il faisait sombre et étouffant.

Le dévot auscultra Nicolas et déclara qu'il fallait lui mettre des ventouses. Il les posa devant le tailleur, Kiriak et les petites filles qui regardaient et croyaient voir la maladie sortir du corps de Nicolas.

Nicolas lui aussi regardait les ventouses qui, sur sa poitrine, se remplissaient peu à peu de sang ; il sentait ce quelque chose qui sortait de lui et souriait de satisfaction.

— Voilà quelque chose qui est bon, dit le vieux tailleur. Dieu veuille que ça lui fasse du bien !

Le dévot posa douze ventouses, puis encore douze, après quoi, il prit une tasse de thé et s'en retourna.

Mais, tout à coup, Nicolas se mit à trembler ; son visage émacié devint si tiré que, selon l'expression des femmes, il ne semblait pas plus gros que le poing, et ses doigts amaigris commencèrent à bleuir. Il s'entortilla dans une couverture et dans un manteau sans parvenir à se réchauffer. Dans la soirée, il entra en agonie ; il demanda à être étendu par terre et pria le tailleur de cesser de fumer. Enfin, il se calma sous son manteau. Au matin, il était mort.

IX

Quel long, quel pénible, quel interminable hiver !

Depuis Noël déjà, le blé était épuisé et il fallait acheter de la farine. Chaque soir Kiriak qui vivait toujours à la maison, faisait un tel tapage que tout le monde était sens dessus dessous. Chaque matin, il avait l'air si honteux et souffrait tellement de la tête qu'il forçait la pitié.

De l'autre côté de la paroi, les meuglements continus de la vache affamée retournaient l'âme de Babka et de Maria.

Comme un fait exprès, le gel sévissait toujours plus violent ; des montagnes de neige s'élevaient partout, et l'hiver ne semblait plus vouloir finir. Le jour des Rameaux et le Vendredi-Saint, la neige tombait encore en abondance.

Cependant, il faut bien que le printemps revienne une fois. Au commencement d'avril, les jours tièdes alternèrent avec les nuits de gel.

Puis, il y eut comme une subite détente ; les jours se firent plus chauds, la glace se craquela et les oiseaux se mirent à chanter. Alors, les prés et les buissons avoisinants le ruisseau furent submergés par l'eau printanière. Entre Joukow et le village de l'autre crête, toute l'étendue, sans interruption, était recouverte d'une lagune dans laquelle, ça et là, des canards sauvages labouraient du bec.

Puis, les cigognes firent leur apparition ; elles arrivèrent en volant vite, vite, et en poussant le lugubre cri d'appel qui leur sert peut-être de ralliement.

Le crépuscule printanier, avec ses nuances rouges, donnait chaque soir la même impression de nouveau, d'extraordinaire, d'irréel qu'on a devant certaines peintures et devant certains incroyables tableaux.

Olga assise au bord du ravin, regardait longuement les couchers de soleil et la clarté qui rajeunissait l'église. Alors, les larmes lui venaient, et sa respiration s'oppressait ; une envie insurmontable la dominait, de s'en aller là-bas, aussi loin que ses yeux voyaient, jusqu'à l'autre bout du monde.

Il était décidé qu'elle retournerait à Moscou comme femme de chambre et qu'elle emmènerait Kiriak avec

elle, pour lui trouver une place de dvornick (concierge).

Quand il fit tout à fait sec et chaud, on se prépara pour le voyage.

Olga et Sacha, toutes deux une besace sur le dos et des chaussures de toile aux pieds, partirent au petit jour. Maria les accompagnait. Kiriak un peu malade, devait rester à la maison encore une semaine.

Pour la dernière fois, Olga contempla l'église en pensant à son mari ; mais elle ne pleura pas ; durant l'hiver, son visage s'était ridé et enlaidi comme celui d'une vieille ; elle avait grisonné ; elle avait maigri, elle s'était abêtie ; au lieu de son sourire aimable d'autrefois, elle avait l'expression humble et triste du chagrin insurmontable ; et déjà son regard prenait cette immobilité si remarquable chez les gens qui n'écoutent pas ce qu'on leur dit.

Elle regrettait de se séparer du village et des moujiks ; elle se souvenait comment ils avaient porté Nicolas, en s'arrêtant devant chaque isba pour commander une messe, et comment tout le monde, prenant part à sa douleur, avait pleuré avec elle.

Dans le cours de l'été et de l'hiver, il y avait eu des heures et des jours où il lui semblait que ces hommes vivaient pire que des bêtes, où cela avait été épouvantable de rester avec eux. Grossiers, malhonnêtes, répugnants de saleté, ils passaient leur existence dans de continuelles disputes, ils n'avaient aucune estime les uns pour les autres, ils ne cessaient de se craindre et de se soupçonner.

Qui donc tenait auberge et poussait les moujiks à l'ivrognerie ? Le moujik ! Qui volait pour le boire, l'argent de la commune, du mir, de l'école et de l'église ? Le moujik ! Qui dérobaient ses voisins, prononçait contre eux de faux témoignages et, pour une bouteille d'eau-de-vie les faisait condamner en justice ? Le moujik ! Qui, le premier, dans les réunions de commune et les conseils de Zemstvos se dressait contre le peuple ? Le moujik, toujours le moujik !

Oui, vivre avec eux était épouvantable ; mais ils étaient quand même des êtres souffrants, ils pleuraient comme des hommes, et dans la vie qu'ils menaient, on pouvait trouver de quoi les excuser.

Le travail après lequel, la nuit durant, le corps reste endolori, l'hiver impitoyable, les mauvaises récoltes, les vexations ; rien, jamais rien de bon à attendre de nulle part !

Ceux qui étaient plus riches et plus forts qu'eux ne pouvaient leur être d'aucun secours, car ils étaient aussi grossiers, aussi prêts à l'injure, aussi malhonnêtes, aussi ivrognes qu'eux. Le plus petit fonctionnaire, le plus humble régisseur, se conduisait avec tous les moujiks comme avec des chemineaux ; même quand il s'adressait à l'ancien de l'église et au staroste, il s'arrogeait le droit de les tutoyer.

Oui, quelle aide attendre, quelle bonne mesure, quel

secours, de gens cupides, dépravés, avilis, paresseux, qui venaient dans les villages seulement pour humilier, pour effrayer et pour soutirer de l'argent ?

Olga se souvenait de l'expression du visage du vieux, apitoyée et vile, lorsqu'un jour de l'hiver, on avait emmené Kiriak, condamné aux verges. Et maintenant, elle était pleine de compassion pour tous ces misérables, pleine de compassion jusqu'à la souffrance, et, en marchant, elle ne quittait pas des yeux leurs isbas.

Au bout de trois verstes, Maria fit ses adieux, puis se mit à genoux et sanglota à haute voix, en portant son visage contre la terre.

— Me revoilà seule, pauvre que je suis, malheureuse que je suis.

Longtemps, elle se plaignit ainsi, et longtemps, Olga et Sacha la virent à genoux s'incliner et se relever, en ramenant ses bras sur sa tête, tandis qu'au-dessus d'elle volaient les corbeaux.

Le soleil montait, il faisait chaud, et Joukow était déjà bien loin en arrière.

Olga et Sacha qui avançaient d'un pas allègre, oublièrent bientôt, et le village, et la pauvre Maria. Tantôt, c'était un tertre qui les distrait, tantôt une file de poteaux télégraphiques s'en allant, Dieu sait où, se perdre à l'horizon vers lequel ils allongeaient leur promenade mystérieuse. Tantôt c'était une ferme lointaine,

enfouie dans la verdure, parmi des labours et des carrés de chanvre, où l'on pouvait imaginer que la vie coulait des plus heureuses ; tantôt c'était un squelette de cheval blanchissant dans un pré.

Et les allouettes montaient en tournant et en poussant vers le ciel leur cri entrecoupé ; et le râle des genêts striait aussi sans se soucier des vieux pièges de fer.

Vers le milieu du jour, Olga et Sacha atteignirent un important village. Là, dans la grande rue, elles rencontrèrent le petit vieux, ancien cuisinier du général Joukoff. Il avait chaud, et sa calvitie, toute recouverte de gouttelettes de sueur rayonnait au soleil.

D'abord, Olga et lui s'abordèrent sans se reconnaître, puis ils échangèrent un regard, et, sans un mot, ils poursuivirent leur chemin en sens contraire.

Devant une isba aux fenêtres ouvertes, qui lui parut plus neuve et plus riche que les autres, Olga s'arrêta, fit la révérence, et prononça très haut, d'une voix aiguë et chantante :

— La charité, bons chrétiens, pour l'amour de Dieu ! Pour que vos proches aient dans le royaume des cieux la paix éternelle, la charité !

— Bons chrétiens, chantait Sacha, donnez, pour l'amour de Dieu, donnez pour l'amour du Christ, faites la charité au nom du Seigneur qui est au ciel !

FIN



La Vie sociale

Le Prolétariat Russe et le Théâtre

Par Francis TREAT

Le théâtre, art direct, détourné de son rôle social pour le monde bourgeois, a pris en Russie soviétique, un essor digne du grand pays qui l'a renoué. La consolation de nos camarades russes aura été de voir surgir des pires souffrances de la révolution un vrai théâtre du Peuple, tel que nous l'avons parfois rêvé, mais dont la réalisation dans notre pays ne pourra être entreprise qu'après la chute du régime actuel.

Le gouvernement de la Russie révolutionnaire s'est toujours préoccupé de ses théâtres. J'ai même fréquemment entendu dire là-bas par des amis écrivains ou peintres que les artistes dramatiques étaient tout spécialement favorisés, et parfois au détriment des autres.

Sans partager entièrement leur avis — car j'ai vu suffisamment d'acteurs malheureux — je dois néanmoins constater, que de tous les arts, l'art dramatique est sans aucun doute le plus florissant.

D'ailleurs, les théâtres abondent, et l'été passé, à l'époque difficile qui précéda la moisson et où l'ouvrier de Moscou manqua souvent de pain, il eut toujours dix-sept théâtres parmi lesquels il put choisir, sans compter les innombrables concerts et représentations données dans les cercles ouvriers de quartier.

Le répertoire était des plus variés.

J'ai sous les yeux un programme des pièces données par les théâtres de Moscou pendant la dernière semaine de juin 1921. Y figurent : *Œdipe roi*, de Sophocle ; *Fuente Ovehuna* de Lope de Vega ; *Don Carlos*, Guillaume Tell et les *Brigands*, de Schiller, le *Verre d'eau*, de Scribe ; *Sardanapale*, de Byron ; le *Mexicain* et les *Hommes loups*, de Jack London ; la *Catastrophe* de della Grazia, la *Perte de l'Espérance*, de Geyerstaam et, de Molière, le *Médecin malgré lui* et *Tartufe* ; des pièces de Tolstoï (*Les Fruits de la Civilisation*), de Gorki (*Les Ennemis* et *Les Bas-fonds*), de Gogol, de Goudkof, d'Ostrowsky, de Taritsch, de Griboyeff et de Lunatcharsky. De plus on donna deux satires politiques, et des opéras de Moussorgski, de Tchaïkovsky, d'Albert et de Rimsky-Korsakov.

Neuf de ces théâtres étaient des théâtres d'Etat, placés sous le contrôle plus ou moins direct du commissariat de l'Instruction Publique. Cela leur donnait droit à certaines subventions et aux rations alimentaires pour leurs acteurs.

En outre, en dehors des places distribuées gratuitement par les syndicats et les organisations militaires, ils pouvaient vendre un certain nombre de billets, dont le prix variait (à ce moment-là) de 1.000 à 4.000 roubles — le prix d'une pomme, —

Le répertoire des théâtres d'Etat montre d'une façon assez claire quel rôle on leur réserve dans le régime actuel. Deux conceptions : la première s'appuie sur l'importance éducative et culturelle du théâtre, tendance plutôt conservatrice. Elle se préoccupe peu de la question du théâtre populaire ou prolétarien et concentre son attention sur les chefs-d'œuvre du passé, en choisissant néanmoins parmi eux, les pièces ayant une portée sociale. Il y a là en effet, une formation d'esprit à laquelle le Russe ne peut échapper.

L'autre s'appuie sur le rôle politique du théâtre.

La pièce à thèse, qui sous le régime des soviets devient la pièce de propagande communiste et révolutionnaire est aussi courante dans les salles que les affiches sur les murs. De telles pièces pullulent et vont de la plus élémentaire comédie de circonstance, composée à l'occasion d'une fête d'usine ou de bataillon, jusqu'aux grandes revues politiques du théâtre de l'Aquarium, ou du Premier Cirque d'Etat.

Toutes se ressemblent — par leur symbolisme facile, trop facile parfois — et leur action sans grand enchaînement logique, dont le mécanisme est trop apparemment subordonné à la thèse.

Souvent, ce sont de véritables mélodrames, où le héros révolutionnaire traverse des hasards et des dangers sans nombre, avant de gagner la main de la jolie fille de l'ancien bourgeois. Mais la morale chrétienne ou bourgeoise y est remplacée par la morale communiste.

Souvent ces drames — comme tout drame à thèse — risquent d'être lourds et ennuyeux ; mais ce qui les sauve et ce qui leur donne la vie, c'est précisément d'être joués par des soldats ou des ouvriers devant des auditoires de soldats et d'ouvriers.

Alors ces petits drames d'aspect médiocre et pauvre, ces petits drames dont les thèmes sont précisément ceux des préoccupations et des conversations journalières de la Révolution vivante en chaque auditeur, ces pièces squelettiques s'élèvent à la dignité du grand art dramatique.

Des enthousiasmes s'allument, des antipathies se manifestent. Un ami me racontait une soirée passée au théâtre populaire pendant une période de ravitaillement défectueux : la salle se mit à prendre le parti du paysan de la pièce qui faisait la critique des institutions dont le jeune héros faisait l'apologie.

Quelle que soit la nature de l'émotion éveillée, il est certain que dans ce genre de représentation, la participation du spectateur à la pièce crée une étroite unité entre la salle et la scène. Les acteurs et les auditeurs ne font qu'un. Travailleurs dans le même milieu, une com-

munauté de souffrance et de passion les lie, dont l'effet théâtral est prodigieux. Mais qu'est cela, sinon une très vieille loi de l'esthétique théâtrale ?

Les grandes revues politiques ne peuvent guère prétendre à atteindre si haut. Tandis que les pièces de propagande ordinaires sont pour la plupart des discussions dialoguées sur des thèmes politiques et sociaux populaires, les satires et revues politiques ont en général quelques prétentions artistiques ou dramatiques, qui se traduisent par des allégories à prétentions éclatantes.

C'est le cas de ce « Mystère-Bouffe » qui fut donné pendant mon séjour à Moscou par le régisseur Meyerhold.

Meyerhold, un Gémier si vous voulez, ou plutôt un sous-Reinhardt russe, qui rêve de théâtre populaire suivant la formule de son confrère allemand.

Son Mystère-Bouffe, dont le nom est d'ailleurs singulièrement significatif, a pour thème le triomphe de la Révolution sociale sur un monde tombé en décadence, monde qu'il traite sur un mode qu'il veut faire satirique, dans une succession de scènes qui se passent au Pôle-Nord, à l'Enfer et au Paradis.

Sous les lumières blafardes et vacillantes du Cirque, avec son équipe de cabots, ses plaisanteries forcées et faciles, ses ficelles sans pudeur et sa technique de vulgarisation, la pièce s'effondrait sous l'ennui général des spectateurs.

Ces spectateurs-là, d'ailleurs, très spéciaux, très différents de ceux qui fréquentaient d'autres salles, une petite bourgeoisie de fonctionnaires, d'anciens spéculateurs, de nouveaux boutiquiers, qu'attirait le titre d'une pièce qui semblait promettre quelque chose qui fit revivre l'atmosphère du plus mauvais théâtre boulevardier d'antan.

Or, en plein air, jouée devant une foule révolutionnaire avec quelques milliers de participants, l'allégorie bouffe de Meyerhold, brassée, revivifiée, bouleversée par le flux prolétarien aurait pu parfaitement réussir, malgré l'auteur.

C'est qu'en effet la foule révolutionnaire aurait mis dans une telle pièce toute la foi qu'elle porte en elle.

C'est ainsi que les spectacles qui furent donnés sur les places et dans les carrefours, à l'occasion des grands anniversaires, ont été justement de véritables triomphes pour l'art dramatique : des fêtes, au sens complet du mot.

Leur thème, des allégories, mais traitant de l'histoire même de la Révolution. Tout auditeur avait été acteur dans les scènes que représentait la pièce. Il retrouvait les grands mouvements de foule auxquels il avait parti-

cipé, les paroles qu'il avait dites, les discours qui l'avaient enflammé, les dangers qu'il avait courus.

Ces grands mystères populaires constituent évidemment la première réalisation d'un véritable théâtre du peuple.

L'état précaire de l'économie russe condamne, pour le moment, ces efforts à rester sporadiques, mais ils auront été un bond prestigieux fait en plein avenir.

Bien loin des idées de ce théâtre populaire social sont les productions de cet admirable artiste qu'est Stanislavsky. Son théâtre d'art, pionnier et seul survivant à la fois de tous les théâtres d'art d'Europe et d'Amérique continue à donner des représentations remarquables de Shakespeare, de Tchekhov, de Maeterlinck selon la meilleure tradition moderne. Stanislavsky lui-même après avoir eu la paternité des innovations d'un Gordon Craig ou d'un Max Reinhardt, fait de son mieux pour s'adapter à la société nouvelle. Depuis la révolution, son théâtre a étendu son travail, il a fondé neuf ateliers supplémentaires, dont un théâtre israélite qui joue en hébreu et yiddish, et une école d'opéra ou on travaille à faire de l'Opéra un vrai genre artistique, en y appliquant la technique de stylisation et de simplification dans l'action et les décors que Stanislavsky a déjà appliquée au drame.

Stanislavsky se plaint que l'on ne s'intéresse plus à son théâtre, que l'on y vient peu et il craint que, après avoir été la Mecque du monde dramatique, son théâtre de la Mouette ne soit forcé de fermer ses portes. Mais il ne se rend pas compte, ce grand vieillard, que son théâtre ne correspond plus en rien à l'époque au milieu de laquelle il vit, que les raffinements d'un Maeterlinck, d'un Andreiev ou d'un Strindberg, ont peu d'attraits pour un peuple révolutionnaire de prolétaires. Shakespeare, en somme, c'est de l'histoire, Molière jusqu'à un certain point aussi ; Tchekhov lui-même... peint les mœurs de hier, et hier est bien loin d'aujourd'hui dans la Russie révolutionnaire. Le théâtre de Stanislavsky, comme la plupart des théâtres de l'Etat, reste plutôt qu'un laboratoire d'expériences, un musée d'art théâtral, chargé de conserver avec soin le meilleur de l'art du passé sous le régime révolutionnaire.

Stanislavsky croit — et jusqu'à un certain point il a raison — que le théâtre social de demain ne sera pas le travail de ceux que J.-R. Bloch appelle des « artisans inspirés ». Ce sera, j'en conviens, l'œuvre d'artistes, mais ceux-là auront compris l'âme de la Russie nouvelle, et la nouvelle foi de ce peuple qui ne réussira jamais à goûter l'art raffiné et subtil d'une époque de décadence. Mais Lunatcharsky (avec certains des intellectuels qui ont essayé de faire des pièces entièrement « dans le ton » de la pé-

riode actuelle) se trompe aussi. Sa pièce « Le Peuple » fut donnée à Moscou pendant que j'y étais, n'atteint pas au but qu'il vise. Il croit qu'on peut écrire déjà (deux années seulement après le bouleversement politique) le drame social du monde nouveau. Comme tant de choses dans la Russie d'aujourd'hui, cette littérature-là appartient à l'avenir.

Car le théâtre, comme tous les arts, traverse là-bas une crise de transition, une période de confusion apparente, où l'on peut remarquer la survivance de presque toutes les tendances artistiques de l'époque qui vient de finir à côté de germes et de bourgeons pleins de promesses révolutionnaires.

Plus en accord avec le mouvement actuel et plus intéressantes par la vue qu'elles donnent sur l'avenir, sont les organisations de culture prolétarienne. Organisées et travaillant depuis un peu plus d'un an, elles peuvent montrer déjà quelques résultats qui sont plus que des promesses.

Ces groupes, composés à de rares exceptions près de prolétaires, sont à la recherche d'un art qui serait social et prolétarien. Attirés surtout par le théâtre avec cet amour russe pour tout ce qui est rythme et mouvement, et affranchis de tout contrôle direct de l'Etat, les travailleurs de la culture prolétarienne se sont mis à l'œuvre pour construire un théâtre social.

Ayant des acteurs prolétaires, des auditeurs prolétaires, ils ont cherché des pièces qui conviendraient à leur théâtre. Ils ont aussitôt repoussé toutes celles que les soi-disant théâtres populaires des pays bourgeois avaient imaginées « pour le peuple ». Ni Sophocle, ni Shakespeare, ni Molière, ni Hauptman, ni même Romain Rolland n'avaient leur place chez eux. Il fallait quelque chose de nouveau, pour un peuple nouveau dans une époque qui n'avait pas la pareille dans l'histoire du monde. Ils trouvaient que nul écrivain dramatique n'exprimait les passions et les idées de leur époque. Il leur fallait d'abord une thèse sociale, et, puisqu'on était encore en période révolutionnaire celle du système renversé et du nouveau jour naissant s'imposait. D'abord ils essayèrent eux-mêmes de composer entièrement des pièces pour leur théâtre, mais là, ils n'obtinrent pas le succès escompté... L'ouvrier d'hier ne devient pas en un jour écrivain dramatique. Il est vrai que des talents furent découverts, mais trop souvent on ne rencontra que le demi-intellectuel, l'artisan inspiré dont parle Bloch. En même temps on cherchait dans la littérature russe et étrangère — étrangère surtout, car la Russie du blocus à soif de tout ce qui lui vient du dehors — des écrivains sociaux, ceux à qui on emprunterait des idées, des intrigues, qui pourraient servir d'affabulation à un drame. Lorsque j'étais à Moscou, on donnait dans les cen-

tres de culture prolétarienne deux pièces qu'on avait tirées de deux contes de Jack London. Il est vrai qu'il restait très peu du conte originel — à peine le thème central. — Tous deux, traitaient de la lutte du prolétariat contre le capitalisme en décadence, et de la victoire chèrement payée de la révolution prolétarienne. Dans « le Mexicain » la lutte était symbolisée par un match de boxe entre le beau champion des bourgeois et celui du peuple. Une furie de symbolisme : décors, action et intrigue, musique, couleurs, danses et lumières, le tout débordant de vie et de mouvement — aucun souci de goût ou de « réserve artistique » —. L'auditeur sortait de ce spectacle un peu ahuri, mais en même temps ébloui et comme rajeuni.

Le plus beau résultat des pièces de la culture prolétarienne est en effet la création de cette joie spontanée — celle des acteurs qui « jouent » — dans le sens primitif du mot et celle également spontanée des spectateurs.

Entre Meyerhold qui échoue et la culture prolétarienne qui réussit, il y a toute la différence qui sépare une renaissance basée sur de vieilles techniques vulgarisées et une naissance hantée de beauté éternelle.

**

D'ailleurs, la culture prolétarienne fait plus encore.

Un après-midi, j'avais été invité à l'ancien théâtre d'été pour entendre « de la musique » jouée par les enfants du faubourg de la gare de Kazan.

C'était à l'Ermitage, devenu le théâtre central de la culture prolétarienne. Ayant été déçu (notamment par certains ballets) je me méfiais quelque peu. Or, mes appréhensions étaient vaines.

J'ai vu des enfants, des enfants d'ouvriers, d'un quartier ouvrier, et j'ai entendu de la musique, de la vraie, celle des chants populaires. Puis à la fin de la matinée, les enfants, une vingtaine tout au plus, se sont mis à nous donner une petite pièce qu'ils avaient imaginée eux-mêmes et réglée eux-mêmes.

Un conte de fée — un chevalier perdu dans la forêt rencontre la dame des bouleaux et la poursuit parmi ses sœurs. Il l'atteint, l'embrasse et meurt de son baiser. C'est tout...

Des enfants vêtus de robes pâles se mouvant sur une scène de pénombre. Dans leurs mains des branches de bouleaux qui bruisaient en se rencontrant comme une

forêt sous le vent et accompagnaient le bruissement de vingt petites voix douces parlant en chœur rythmé...

Un rêve. Des êtres d'ombre qui n'étaient que des voix. Et tout cela si libre, si libéré de toute contrainte, de toute convention, de toute déformation bourgeoise ! Devant eux, on sentait son âme s'apaiser et devenir douce et simple comme l'âme d'un petit enfant. Et parmi les spectateurs, j'ai vu certains ouvriers qui pleuraient. Les enfants du faubourg de la gare de Kazan avaient fait plus que toute la joie bruyante du « Mexicain ».

Avec des âmes affranchies, ces enfants en qui réside le plus grand espoir de la Révolution avaient inconsciemment retrouvé la ligne des belles traditions de l'art russe.

Ils avaient atteint au « classicisme révolutionnaire » de l'œuvre d'art.

UNE POLÉMIQUE

L'article de Marcel Fourier publié par Clarté et repris dans l'Humanité à propos des révélations de M. Painlevé dans la REVUE DE PARIS, a appelé de ce grand savant qui n'est qu'un piètre politique, une réplique malheureuse...

M. Painlevé, homme politique, ce serait plus touchant que criminel si ce mathématicien ne s'était pas trouvé mêlé à la guerre d'un peu trop près et dans la guerre à la lamentable offensive d'avril-mai 1917.

Dans cette polémique entre un ministre et un rescapé de son offensive, le ministre nous apparaît comme déformé professionnellement jusqu'à l'inconscience.

Le démocrate, chez lui, acharné à se défendre à droite contre des accusations imaginaires, découvre à fond son flanc gauche, le seul sérieusement vulnérable et va même jusqu'à se porter des coups irréparables.

Ce qui prouve combien un homme intelligent, mais sans caractère, habitué par profession politique à utiliser la sottise de la presse peut finir par être conquis par elle. Car il y a pis chez ce pauvre homme que chez l'astrologue de La Fontaine qui se laissa choir dans un puits...

ERRATUM

Dans notre dernier numéro, dans l'article de notre collaborateur Marcel Fourier « Morts pour la Communiqué » à la page 133, dans la 2^e colonne, au 8^e alinéa, lire : LES BIENHEUREUSES NÉCESSITÉS DU MORAL DE L'ARRIÈRE, au lieu de : les bienheureuses nécessités du moral de l'armée.

Cette rectification s'imposait.



(Croquis de la Russie soviétique. — Sketches of Soviet Russia Nicolas L. Brown, éditeur, New-York).

Un nouvel état d'esprit en Russie

Par John VARNEY (traduit de l'anglais par P-nine)

Voici quelques passages d'un livre publié par un jeune Américain, professeur à l'Université de New-York, qui a vécu en Russie pendant une bonne partie des années 1918 et 1919. Il est curieux de confronter ces notes d'un témoin impartial avec ce que nous savons par ailleurs de la Révolution Russe et du peuple russe.

Nombre d'observateurs, surtout de ceux qui appartiennent à l'armée, avec lesquels j'ai conversé dans la Russie du Nord, considèrent les Russes comme un peuple irrémédiablement enfantin ; mais il me semble que ces observateurs se méprennent sur le véritable caractère de cette nation. Ce qui, souvent, peut apparaître, d'abord comme de la puérilité, comme un manque de jugement et de maîtrise de soi-même, chez les Russes, peut ensuite se révéler à une plus profonde analyse comme une absence complète de tous les préjugés, roueries et vanités qui caractérisent la civilisation occidentale. Leur façon de penser, surtout actuellement, échappe à toute contrainte, à tout précepte...

A la simplicité russe, que certains étrangers dénomment puérilité, viennent s'ajouter des qualités prédominantes d'ardeur et de tolérance, normales pour le tempérament russe et, aujourd'hui, accentuées par un afflux d'énergie dont l'origine est dans les espérances et l'enthousiasme par la révolution. Sur le navire qui nous conduisait de Newcastle à Mourmansk, se trouvaient 3.000 Russes, blessés à Salonique et en France, en combattant pour les Alliés ; et ces hommes nous donnèrent un avant-goût de la nouvelle ardeur révolutionnaire. Ils ne cessaient de chanter leurs chants de révolution ; nous aperçûmes souvent l'un d'eux lisant un journal à un groupe de ses camarades illettrés ; en même temps, deux ou trois leaders qui s'étaient mis à la tête de leurs compagnons prononçaient des discours en différents endroits du bateau ; des rassemblements se livraient à de chaudes disputes, sans toutefois en venir aux mains. Un Russe qui voyageait en première classe, ancien colonel de cavalerie que je savais être, en son for intérieur, un fervent monarchiste, descendit parmi ces soldats grossièrement vêtus et fut écouté avec attention.

L'expérience que j'ai acquise en voyageant pendant un bon bout de temps en Russie, durant l'été de 1918, me conduisit à avouer que les bolcheviks ont, en général, à ma grande surprise, de bonnes manières. J'ai observé, parmi leurs commissaires, leurs fonctionnaires et les employés des chemins de fer, moins de hauteur et de rudesse qu'on n'en trouve habituellement chez les officiels que l'on est obligé de fréquenter et de craindre quand on voyage à l'étranger...

Les prêtres font une active propagande, leur pouvoir s'oppose au régime. Ils sentent avec douleur qu'ils ont beaucoup perdu de leur influence sur le peuple depuis la révolution. On ne saurait dire, cependant, que l'Eglise ait été réellement persécutée ; tous les édifices du culte sont intacts ; les offices ont lieu, sans modification, selon le calendrier orthodoxe, les prêtres ne consentant pas à reconnaître le nouveau style adopté par le gouvernement. Dans l'ancienne cathédrale du Kremlin moscovite, j'ai assisté, avec plusieurs autres Américains, à l'impressionnant office de la Nuit de Pâques...

Le Soviet de Moscou a entrepris de détruire une des plus pernicieuses superstitions religieuses. Les Russes orthodoxes croient que les reliques des saints ne sont pas sujettes à la

corruption dans la tombe ; les autorités soviétistes ont pris sur elles d'exhumer publiquement un certain nombre de ces cadavres, pour démontrer l'inanité de cette tradition.

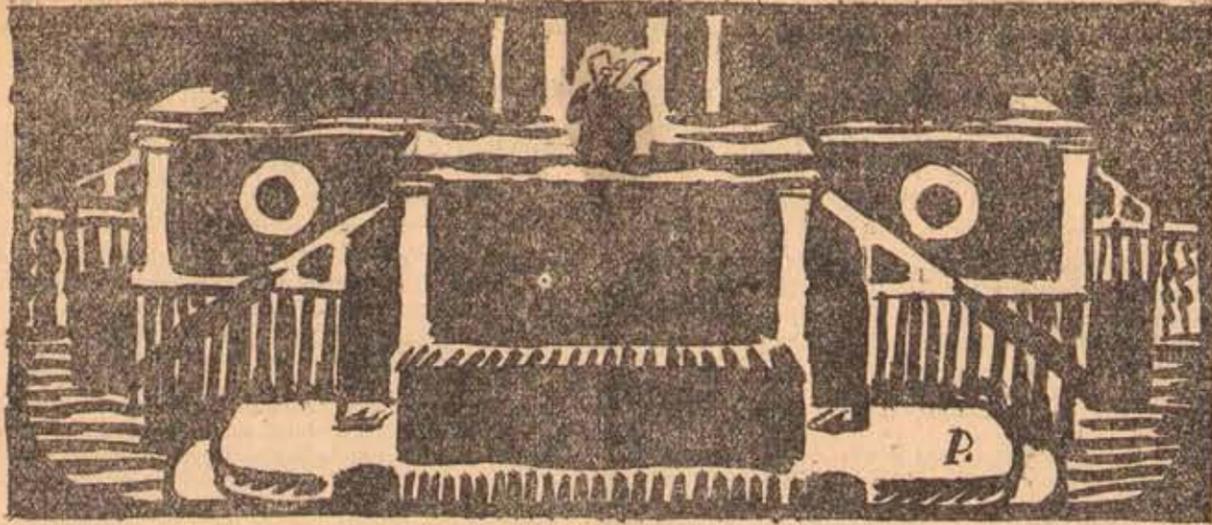
Dans le village de K***, j'exprimai à deux maîtres d'école communistes, que je savais très dévots et fidèles aux devoirs de leur religion, mon étonnement de trouver de bons bolcheviks qui étaient, en même temps, de bons chrétiens orthodoxes. Ils me répliquèrent : « Nous autres, bolcheviks, nous ne sommes pas les ennemis de l'Eglise ; nous sommes les ennemis des prêtres qui, pendant des années et des années, ont dépouillé le peuple et aidé le gouvernement à opprimer ses sujets. »

A Kazan, au mois de mai, j'assistai aux cérémonies de la Procession, qui est une des plus belles fêtes parmi les nombreuses solennités de l'année. Le prêtre et les paroissiens de chaque église s'avançaient avec leurs précieuses icônes vers la Place du Kremlin, passant devant les portes de l'enceinte fortifiée, pour célébrer un service annuel qui a lieu en présence de nombreux milliers de personnes.

Le tableau était saisissant : le vaste fleuve de la Volga s'étendait sur plusieurs kilomètres au pied d'un cercle de collines qui commençaient à verdoyer ; à l'arrière-plan se dressaient les antiques murailles peintes du Kremlin tatar ; les fidèles de chaque confrérie arrivaient de différents côtés pour se joindre à la multitude, ajoutant les bannières aux bannières, les couleurs aux couleurs, chaque groupe chantant, et les cloches de son église respective sonnait au loin ; ça et là, par pelotons, des femmes, des paysannes vêtues de costumes aux teintes vives ; des escouades de soldats de la Garde Rouge, portant la baïonnette au canon, traversant à chaque instant la masse populaire pour entrer dans la forteresse, et, en passant, se découvrant respectueusement, — ni importuns, ni importunés (exemple remarquable de la tolérance habituelle chez les Russes) ; au centre de la foule, sous un dais, les plus hauts dignitaires ecclésiastiques de la province, somptueusement parés. De la Russie contemporaine, c'est au moyen âge qu'il faudrait revenir pour contempler un semblable spectacle.

Les bolcheviks ont emprunté à l'Eglise quelque chose du faste de ses cérémonies. Dans les solennités prolétariennes, il est d'usage de déployer des bannières révolutionnaires et bien des motifs, dans leurs chants, se rattachent aux mélodies populaires et religieuses.

Le nouveau mouvement politique en Russie semble avoir pris à l'Eglise beaucoup plus que la pompe de ses cérémonies. Il semble avoir réveillé et concentré la puissance de la foi dans le peuple. Les Russes commencent à croire qu'une vie meilleure est possible et réalisable pour eux, et qu'ils ont en eux-mêmes les ressources nécessaires pour créer cette meilleure vie. Ils reconnaissent qu'il ne suffirait pas, cependant, d'un simple désir pour obtenir le désirable mieux, et qu'ils doivent, avant tout, perfectionner leur travail et leur intelligence. C'est pourquoi ils attachent tant d'importance à l'éducation ; c'est pourquoi ils ont suscité, avec une activité fébrile, une culture nouvelle, assez superficielle jusqu'à présent. Des revues d'éducation ouvrière, des éditions à bon marché d'auteurs classiques, des universités populaires, des sociétés d'enseignement ont fait leur apparition sur tous les points du territoire ; même en des régions qui ont cessé d'appartenir à la révolution et ont été soumises à un gouvernement contre-révolutionnaire, comme par exemple la Russie septentrionale, j'ai observé ces mêmes phénomènes.



La Vie politique

Les Intérêts et la Sottise

L'AFFAIRE Vilgrain a fait passer, le temps d'un éclair, une juste vision du régime à travers les masses. Mais la lumière était trop vive qui frappait dans des yeux, depuis trop longtemps habitués à l'obscurité. L'éblouissement a remplacé la clairvoyance. Et déjà les ténèbres sont revenues. Armé de l'acquiescement triomphal du lieutenant Vilgrain, le minotier Vilgrain, ancien ministre, pourra se présenter dignement devant l'indulgente juridiction qui l'attend et cette fois-ci, le magistrat chargé de requérir n'aura même plus besoin de s'évanouir pour détruire l'effet de son réquisitoire...

Ça se passera en famille, honnêtement, comme à la Chambre, où la commission parlementaire chargée d'examiner la demande en levée d'immunité déposée par leurs victimes, n'a pu que couvrir MM. Charles Dumont et Bessonneau...

Dans la grande complicité de l'« Union des Intérêts Economiques », les faillis Calary de la Mazière, Dausset, Bignon, Rouland, Poirson, Perchot, André Berthelot et tant d'autres sénateurs ou députés comme eux se sentent à l'aise. La défense de classe leur assure l'impunité et la remise à flot. La presse du capitalisme étouffe avec amour les scandales dont il est plein. Au cours du récent *Banquet des Journalistes républicains*, M. Colrat parodiant le Rostand de *Chantecler* ne l'avouait-il pas avec un aimable cynisme en disant à ses valets de plume : « *Nous vous devons beaucoup, Messieurs, car sans vous, les choses ne seraient que ce qu'elles sont.* »

JOIE, pince-fesses et charité ! Un succès énorme ce *Bal des petits lits blancs*. Quel triomphe pour la démocratie bourgeoise ! Grâce à une publicité tapageuse, des primes nombreuses et la hausse du prix des places, on a ramassé, paraît-il, quelques 300.000 francs.

Faut-il que les millionnaires se soient privés ! Voilà au moins des gens épris de justice sociale ! Et quel dévergondage ! Que de viande étalée, de bijoux, de soieries. Que de belles choses anarchiquement galvaudées ! Monsieur Albert Flament, dans *l'Intransigeant*, en a eu comme une nausée admirative ! Il s'est gargarisé de décadence et a recraché le tout sur son petit papier, confusément.

« Voici la salle, dit-il, la salle immense, incandescente, fourmillante, la salle comme le cirque à Rome, comme l'Opéra aux dernières nuits de la royauté ! »

Et le compte rendu officiel de la fête précise :

« Les ambassadeurs, les gens du monde, s'y mêlèrent aux artistes les plus célèbres, et assis aux portes de la loge du duc et de la duchesse de Valentinois, d'où sortait M. Maurice Barrès, Carpentier, entouré d'une petite cour, voyait défiler l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Myron Herrick ; M. Arthur Meyer saluait Mlle Mistinguett, Mlle Cécile Sorel dansait avec le prince Achille Murat. L'ambassadeur d'Espagne croisait le général Gouraud, venu dans la loge de la Présidente des *Petits Lits Blancs*, Mme Henri Lavedan, apporter l'appoint de sa présence et son obole à nos petits protégés. »

On s'en est donné à cœur joie !

Quel bonheur — bon Dieu — qu'il y ait encore quelques pauvres, pour qu'on puisse rigoler un peu, de Gouraud à Mistinguett et du duc de Valentinois à Carpentier.

EN sortant de là, on se sent frais pour aller prêcher dans les masses la renaissance morale. Hier, c'était la bourgeoisie néo-malthusienne qui lançait l'appel à la repopulation par « l'Alliance française », aujourd'hui c'est la bourgeoisie alcoolique qui jette le cri d'alarme par l'organe de « *La Ligue nationale contre l'alcoolisme* ».

Belle chose que cette *Ligue nationale*, qui prétend hypocritement détruire un fléau dont vit le régime qu'elle soutient.

Trois de ses titres suffisent à indiquer le sérieux de son entreprise. Elle est reconnue d'utilité publique. Elle est couronnée par l'Académie française. Elle est autorisée dans l'armée et dans la marine.

« *L'alcool détruit l'armée, dit-elle. Les conscrits deviennent impropres au service militaire (L'autorité militaire calcule que l'alcool fait perdre à la France un corps d'armée chaque année).* »

Or, tous ceux qui ont participé à la guerre savent le rôle que joue l'alcool dans le moral de l'armée française.

Quand la ligue antialcoolique « autorisée dans l'armée et la marine » a-t-elle obtenu qu'on supprimât la gnôle quotidienne dans les tranchées ?

Ce qui est vrai, c'est que la Ligue intervient pour fournir le plus d'hommes possible à tuer à l'armée, mais que cette fonction sociale remplie, elle n'intervient plus dans cette armée qu'au même titre que l'alcool lui-même, pour le renforcement de la discipline et de l'obéissance passive au régime. La coalition des gens intéressés qu'elle dénonce, elle est la première à lui sacrifier ses principes.

Même hypocrisie en ce qui concerne sa propagande aux colonies.

« *L'alcool, en décimant les nègres, dépeuple les régions où la race blanche ne peut s'acclimater et l'Afrique occidentale, cette grande ferme coloniale, réserve de demain est, de par l'alcool, en train de devenir un vaste désert.* »

A qui la faute ? Aux nègres, peut-être ?

Ce sont les nègres, et les jaunes aussi, qui doivent sourire douloureusement en lisant cela, eux qui savent que l'alcool, comme l'opium, monopole d'Etat dans les pays colonisés, constitue l'une des plus claires ressources de la résidence qui pousse tant qu'elle peut à la consommation des drogues.

Que la Ligue s'adresse donc directement à Monsieur Albert Sarraut qui recommandait à ses sous-verges, en Indochine, « *d'ouvrir de nouveaux débits d'alcool et d'opium* ».

Mais ce n'est pas tout. Couronnée par l'Académie française, la Ligue ! Ecoutez plutôt :

« *L'alcool détruit l'industrie en troublant la raison de l'ouvrier, en ouvrant son esprit aux prédications de haine, en préparant les explosions. Il vide les ateliers, vole à l'ouvrier son maigre salaire et foment l'émeute. Le cabaretier est le seul homme qui gagne à la grève.* »

Bravo, l'Académie française ! Voilà de la défense sociale au moins. Mais quelle hypocrisie sans nom. Quelle

élégante solution de l'énorme question sociale ! Grève et révolution, l'alcool explique tout !

Non, ce qui est vrai c'est que cette *Ligue*, quelles que soient les bonnes intentions de ses membres les plus naïfs, n'est reconnue d'utilité publique, que parce que l'alcool étant un moyen d'asservissement populaire, de gouvernement et de profits, il faut tout de même sauver la face. En matière d'alcoolisme comme en matière de dépopulation, le régime responsable des deux fléaux dont il profite n'a rien à dire, et s'il parle, c'est pour mentir.

PUISQUE nous causons drogues, il est intéressant de signaler certains passages d'une lettre récemment reçue de Chine par *Clarté*. Elle jette un jour singulier sur les agissements des douanes françaises d'Indochine.

« *A l'heure actuelle, nous écrit notre correspondant, par des chemins détournés, le général Kou-pin-t'chen, arriviste sans politique déterminée, mais soutenu par les journaux français, livre à la douane française une certaine quantité d'opium du Yunnan moyennant quoi nos services lui en laissent transiter à travers le Tonkin une quantité bien plus grosse.* »

« *J'ai eu et j'ai encore entre les mains, une lettre d'un Chinois, notable, me disant qu'il était très occupé parce que le gouvernement français permettait de passer à une certaine Société 20 tonnes d'opium à travers le Tonkin, à condition d'en donner 6 tonnes à la douane française.* »

« *J'ai vu moi-même prendre livraison, il y a un mois environ, de 150 caisses d'opium à 3 kilomètres de Lao-Kay, sur la rivière Nam-Thi, cela par la douane française, se cachant de la douane internationale chinoise. Une douane fait de la contrebande à la barbe de l'autre ! Notez que l'opium de régie est vendu 187 piastres le kilogramme et que l'opium de contrebande, acheté environ 12 piastres le kilogramme au Yunnan se vend 120 à 130 piastres à Hong-Kong ou à Shanghai.* »

« *En somme, pour avoir gratis l'opium dont nous gorgions nos protégés à raison de 187 piastres le kilogramme, nous favorisons la contrebande de la drogue et dans notre colonie et dans les pays étrangers. Je crois, d'ailleurs que le consul d'Angleterre à Yunan-Fou a protesté à ce sujet.* »

« *Car le général Kou, avec la complicité de notre gouvernement, non seulement autorise le commerce et la culture de l'opium, malgré les décisions du gouvernement républicain chinois, mais encore esquivé les droits de la douane internationale REPONDANTE DE L'INDEMNITE DES BOXERS.* »

Tiens, comme on se retrouve. Nous espérons qu'à la suite de la publicité donnée à ces faits l'indignation ne manquera pas de s'emparer des actionnaires de la Banque Industrielle de Chine à l'idée que la douane française au Tonkin paralyse le recouvrement de l'indemnité des Boxers dont les 300 millions (exigés de la Chine en violation de la parole donnée) vont servir à renflouer l'entreprise financière des messieurs Berthelot.

LE ministère Poincaré qui a présidé à la solution de cette lamentable affaire de Banque continue une vie qui commence à s'essouffler.

Son impopularité croît et déjà ses amis s'étonnent d'être désillusionnés sur bien des points. Le voyage à Gênes, qu'on essaye en vain de retarder, s'annonce comme iné-

luctable. Le ministre ne se souvient plus des injures dont le journaliste accablait la future conférence. Lié, il accepte, mais la mort dans l'âme.

En Allemagne, le chancelier Wirth trouve un brillant second en Walther Rathenau qui va tâcher de mettre en pratique les idées de socialisme réformiste de sa « Triple Révolution », sur le dos du prolétariat allemand. Radek et la diplomatie soviétique se montrent souriants à l'égard de tous et l'Angleterre, irritée du conflit renouvelé qui depuis la chute de M. Briand divise les diplomates française et anglaise, n'hésite pas à accuser M. Poincaré de *Bismarckisme* dans sa presse officielle.

C'est évidemment la politique anglaise de relèvement européen qui l'emportera à Gênes sur la politique française d'isolement impérialiste. Et la vieille paix de Versailles, avec son utopie de l'Allemagne qui paiera, s'avérant de plus en plus malade, ne tardera pas à disparaître, bancale, estropiée, aveugle, en même temps que ses derniers et dérisoires champions.

Au milieu de tout cela, imperturbable, le paragon de la bêtise et de l'analphabétisme, M. Louis Forest, explique à ses fidèles du *Matin*, sous ce titre prévu: « Deux façons de comprendre », toute la politique anglaise :

« Nous ne pouvons pas reprocher à l'Angleterre, dit-il, son attitude internationale, car elle n'a pas une attitude, elle en a plusieurs.

« Nous ne savons jamais quelle est la bonne. Les Anglais non plus. Et le fond de nos querelles provient de ce que ne comprenant rien à leur politique, nous déclarons n'y rien comprendre, tandis que leur amour-propre national déclare comprendre alors qu'au fond ils n'y comprennent rien de plus que nous. »

Lignes sybillines après lesquelles il demeure avéré que le bon petit Français comprend qu'il est un imbécile, tandis que le sale petit Anglais ne veut pas en convenir, ce qui fait qu'il est encore plus bête.

La démocratie du *Matin* en est-elle vraiment arrivée à cette politique de Bibliothèque rose et de cabanon.

PROPOS de Gênes, une chose écorante, entre autres.

La ruée des commerçants, des industriels et des financiers aux abois vers la Russie rouge pour obtenir un droit de priorité commerciale.

Il n'est pas d'homme politique communiste dont la vie ne soit empoisonnée à l'heure actuelle par d'assommants et parfois ignobles quémandeurs. Ils se pendent à son cordon de sonnette, aux basques de son veston, ils s'accrochent aux boutons de son gilet. Ils pleurent sur leurs stocks, leurs engagements, leurs échéances, se sentent soudain hommes de gauche, « très favorables au fond », prêts à « soutenir la propagande », et « beaucoup plus proches de vous que vous ne pensez ». Les généraux en disponibilité, ceux aux-

quels on va fendre l'oreille, rêvent déjà de missions fructueuses en honneur auprès de l'armée rouge et toute une bande de politiciens faméliques entrevoient des postes de rapport à travers la porte nouvelle qui va s'ouvrir sur la Carrière... Quelle racaille !

EN attendant, on arme toujours. La nouvelle organisation de l'armée de terre va comporter, en France, 760.000 hommes de troupes, dont 250.000 indigènes. Elle entraînera un petit supplément budgétaire de 500 millions sur les 4 milliards présents.

On connaîtra de nouveau les périodes de réserve, et la multiplication des rengagés.

Dans la marine, par un miracle soudain, les 135.000 tonnes en cuirassés que nous devons conserver, d'après Washington, se transforment en 221.170 tonnes, en l'espace les cuirassés Bretagne, Lorraine, Provence, Paris, France, Jean-Bart, Courbet, Diderot, Voltaire, et l'on ne parle même pas des croiseurs, torpilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins pour lesquels, on le sait, l'amiral de Bon s'était montré irréductible et qu'on continue à pouvoir construire *ad libitum*.

Armée de terre, armée de mer. Contre l'Allemagne, naturellement, toujours. Car l'on continue de répandre la légende d'une Allemagne secrètement armée et prête à faire jaillir de partout des canons et des munitions...

Or, un rapport communiqué par le colonel Fabry, aux membres de la commission de l'armée, donne imprudemment les chiffres des destructions d'armes et des visites d'usines opérées en Allemagne par la commission Nollet. *Le Temps* les a reproduites. Les voici :

Canons et tubes : 40.635 ; Minnenwerfers : 11.592 ; Mitrailleuses complètes et tubes : 318.631 ; Armes portatives : 4.482.337 ; Lance-flammes : 1.116 ; Avions et hydravions : 16.967 ; Moteurs : 31.640.

En ce qui concerne les usines, sur 6.942 connues, 6.503 ont été visitées et 6.097 ont reçu le quitus.

Ces chiffres montrent plus éloquemment que toute démonstration les véritables buts impérialistes poursuivis par la France capitaliste avec des armements qu'elle prétend nécessaires à sa simple sécurité. Nous constatons.

NATIONALISME, nationalisme absurde de victorieux qui ne voient pas qu'on perd tout à vouloir trop l'être.

L'explosion du nationalisme français que reflète l'accession au pouvoir de M. Poincaré vient de se traduire par une recrudescence de nationalisme allemand.

C'était à prévoir.

Les mères des soldats français tués ou blessés à Petersdorf, en Haute-Silésie, sont les victimes de cette fatalité qui veut que les nationalismes s'appuient sur les nationalismes et qu'un ministre Poincaré appelle chez les fous nationalistes allemands le massacre de quelques pauvres soldats bleu horizon.

Les Méfaits de la Conscription indigène

Par David PRIEURE

Le Parlement français est appelé à discuter une proposition de loi sur la réorganisation de l'armée et la réduction du temps de service.

L'économie du projet prévoit un contingent indigène considérable.

*Nous avons demandé à notre collaborateur David Prieur de renseigner les lecteurs de *Clarté* sur les répercussions dans nos colonies de l'organisation nouvelle.*

Les victoires, même chèrement acquises ont le don de provoquer chez les gouvernements capitalistes vainqueurs, des paroxysmes d'impérialisme. Mais, en même temps que cet impérialisme véhément se manifeste, la répugnance pour l'obligation militaire croît dans toutes les classes de la nation victorieuse. Jean-Richard Bloch, commentant le livre de Ferrero, rappelait ici que Rome connut à l'apogée de sa puissance un sort pareil. En France, aujourd'hui, la classe bourgeoise est absolument hostile à tout service militaire dont elle devrait supporter la charge, et le prolétariat, encore saignant de ses blessures, manifeste assez haut sa volonté de résister au militarisme pour que le gouvernement soit contraint d'abréger la durée du service.

Et d'ailleurs, il lui en a peu coûté. Ce que veut l'armée, ce sont des hommes. Peu importe lesquels. Les bonnes troupes ne doivent-elles pas être interchangeables comme les pièces d'une machine ? L'obéissance aveugle est leur qualité primordiale.

Le gouvernement a donc pensé à s'adresser aux colonies. Il est sûr que l'opinion publique sera bien peu émue en France, car le préjugé de race, savamment entretenu, fait considérer l'indigène comme un inférieur, même par le plus insignifiant Français de la métropole.

Il a donc été décidé que l'on prendrait outre-mer les contingents qu'on ne peut plus obtenir sur le continent. Au seuil de la discussion sur la nouvelle organisation de l'armée, les autorités mettent toutes les formes pour réclamer « l'honneur pour les colonies d'être traitées sur le même pied que la métropole ». C'est, en effet, une façon de concevoir l'égalité. Dans la « Dépêche Coloniale », le colonel Debon ne trouve pas de mots assez doux pour vanter les troupes coloniales pendant la guerre et demander leur assimilation aux troupes de France. Nous reviendrons sur l'appréciation de ce système, né des plus récentes délibérations du Conseil supérieur de la guerre, sans doute sur l'inspiration du général Mangin, inspecteur général des troupes coloniales et de M. Diagne, dont la réputation n'est plus à faire,

Voyons comment cette proposition de conscription a été accueillie en Afrique du Nord, et plus spécialement en Algérie. Elle y a soulevé des protestations générales, non seulement de la part des indigènes — ce qui ne compte guère, hélas ! — mais aussi des colons, ce qui est beaucoup plus intéressant, à différents titres.

Dans son rapport déposé à la séance du Conseil général d'Alger, du 12 novembre 1921, le conseiller Mourgues s'exprime ainsi :

« La conscription obligatoire chez nos populations musulmanes constitue un non sens et une atteinte portée arbitrairement au statut que nous avons conféré à « nos sujets », lors de la conquête, par la convention du 5 juillet 1830... La conscription mécontente au dernier chef nos populations musulmanes. Cette constatation s'est affirmée dès l'application de cette mesure. A l'origine, nous avons eu à faire usage de la force pour obtenir l'obéissance à la loi, et si, par la suite, la résistance s'est relâchée, les annales des Conseils de guerre nous révèlent que seule, la peur des châtiments exemplaires a triomphé de la rébellion d'un grand nombre d'entre eux, mais qu'elle n'a pas eu pour conséquence de vaincre la répugnance de tous pour cette réforme... Le départ pour le régiment est considéré par eux comme un exil pénible. Et tous conservent au fond du cœur l'impression très nette qu'ils subissent la loi du vainqueur inclément et cruel qui les oblige sans raison à quitter leurs familles et leurs champs. »

Ce n'est pas que le Conseil général d'Alger soit devenu soudain indigénophile, même à la façon du ministre Albert Sarraut. Quels intérêts ont donc les colons à faire ainsi jouer la corde sensible ? Ils sont multiples et beaucoup plus profonds que le seul amour des « troncs de figuier » dont M. Mourgues se soucie fort peu.

En 1912, M. Millerand, qui n'était alors que ministre de la Guerre, fit signer au Président de la République des décrets organisant la conscription en Algérie, et le Président, qui les avait signés, avait approuvé le rapport du Ministre contenant cette phrase : « En acceptant la conscription avec loyalisme, les indigènes se créeront un titre de plus à la sollicitude du gouvernement décidé à pratiquer à leur égard une politique de bienveillant libéralisme ». En effet, en 1914, une loi améliorait quelque peu le sort des indigènes. De plus, à la fin de la guerre, pour compenser les 61.400 morts et disparus, les 72.000 blessés musulmans algériens, on vota la loi de 1919 qui accorde encore quelques avantages aux indigènes.

Ne cherchez pas ailleurs l'opposition du Conseil géné-

ral. L'élément indigène est assez fort pour exiger la concession de droits politiques en échange de la conscription, toute la campagne jeune-algérienne se poursuit derrière ce mot d'ordre avouable, et les colons sont opposés à toute émancipation politique des indigènes, qui faciliterait inévitablement leur émancipation économique et sociale.

En ce qui concerne les autres colonies, et notamment l'Afrique occidentale française, cette cause est inopérante, parce que les indigènes ne sont pas assez groupés pour résister aux injustices métropolitaines ou pas assez éduqués pour opposer de nettes revendications aux prétentions du recrutement.

Toutefois, il est facile de combattre cette thèse absurde de la conscription, aussi bien dans les colonies d'exploitation que dans les colonies de peuplement. M. Maurice Delfosse vient de publier dans la « Dépêche Coloniale » deux articles qui constituent une critique vigoureuse de la conscription obligatoire. Il parle en colonialiste, mais avec une netteté qui lui fait honneur. « Nous devrions cesser de recruter, parmi les sujets indigènes de nos colonies, des éléments destinés à grossir l'armée métropolitaine ; nos troupes indigènes devraient être rendues à leur destination primitive et normale, qui est d'assurer la défense et la sécurité de notre domaine d'outre-mer : que leurs effectifs soient ramenés à ce que réclame cette destination... Or, non seulement il n'en est pas ainsi, mais on est décidé au contraire à intensifier encore le recrutement des indigènes en vue de les incorporer, en plus grand nombre, dans l'armée métropolitaine, à faire en temps de paix, de ce recrutement, considéré pendant la guerre comme exceptionnel et provisoire, une chose régulière et constante, à l'étendre même à des colonies auxquelles, lors des journées les plus angoissantes de 1914 et de 1917, on n'avait osé demander qu'un effort limité...

« ... C'est, en somme, une nouvelle édition, revue et corrigée, du système des remplaçants, avec cette différence qu'au contraire des anciens, les nouveaux remplaçants ne sont ni consultés ni payés, et qu'ils ne possèdent pas le même statut que les remplacés. »

Mais ce n'est pas seulement de ce seul point de vue humanitaire que la conscription indigène est condamnée. Il y aurait d'ailleurs de ce point de vue beaucoup plus à dire que n'en dit M. Maurice Delfosse, ne serait-ce qu'en ce qui concerne l'hygiène et ces maladies contre lesquelles une longue mithridatisation nous immunise partiellement. Envisageons donc seulement le côté économique et social de la question.

C'est un fait démontré que la main-d'œuvre se raréfie de plus en plus aux colonies. Des villages, des tribus entières disparaissent. Il serait intéressant de montrer pourquoi, mais cela, c'est une autre histoire. Or, chaque année, on veut obtenir 250.000 hommes d'une population déjà trop faible. Il est avéré cependant que ces soldats, une fois libérés, ne retourneront pas tous aux colonies. C'est ainsi qu'un tiers des Sénégalais démobilisés environ erre désarmé aux lieux de démobilisation ou dans les

ports de débarquement. Donc, tous les ans, près de 85.000 hommes ne retourneront pas chez eux, si bien qu'au bout de trois ans, le nombre d'hommes robustes enlevés à la colonie sera d'environ 250.000 hommes. Que l'on change la proportion du recrutement, peu importe. Une classe sur trois sera perdue pour le pays d'origine.

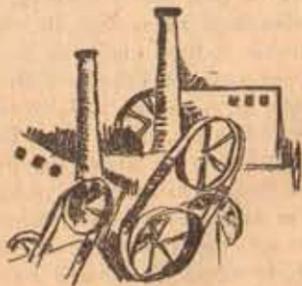
En outre, il est hors de discussion que nos populations indigènes sont caractérisées, en général, par leur indigence physique. Par conséquent, si, comme pendant la guerre, « moins de cent sur mille indigènes » étaient reconnus aptes, (et M. Diagne sait si l'on était criminellement indulgent!) il faudra enlever à la colonie tout son stock d'hommes valides pour satisfaire aux « besoins » de l'armée, il est facile de deviner quel sera l'état des colonies au bout de quelques années d'application du régime.

Le colonel Debon cite deux faits qui le réjouissent profondément : le 16^e sénégalais revient du Levant ; son état-major et deux bataillons sont à Montauban, le troisième bataillon à Castelsarrasin en remplacement du 11^e régiment d'infanterie de ligne que l'on est en train de dissoudre ; le 14^e sénégalais s'installe à Mont-de-Marsan et Libourne. Il formera, avec le 16^e tirailleurs sénégalais, la 7^e brigade d'infanterie coloniale, dont le général résidera à Bordeaux. On voit parfaitement l'utilisation éventuelle de ces troupes pour une besogne de défense sociale. Mais peut-on croire, sincèrement, que ces soldats, une fois libérés, retourneront dans leur pays cultiver les champs de leurs oppresseurs ?

Ces « belles troupes » ne constituent qu'une perte sèche pour le pays d'origine et, pour la métropole, un instrument aveugle, car l'armée n'a jamais été, en pays capitaliste, une arme d'éducation.

C'est ainsi que la question se pose. Il n'y a d'autre avantage pour le capitalisme dans la conscription indigène obligatoire que la satisfaction d'un sentiment impérialiste exaspéré.

En croyant se défendre et se grandir, le capitalisme s'acharne à se détruire lui-même. Il se frappe en frappant ses colonies. La solution qu'il apporte aux besoins de son militarisme est une solution de faillite.



La Vie économique

L'Esclavage économique de L'Allemagne

Par Eric KAISER

Si l'on s'en tient à un examen superficiel des chiffres relatifs au chômage, on peut conclure que l'industrie allemande se trouve actuellement dans une situation des plus florissantes. Mais en poussant plus loin les recherches, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette richesse générale apparente n'est la richesse que de quelques-uns.

Il est exact d'ailleurs que le nombre des chômeurs ait énormément diminué ces temps derniers et ne dépasse pas la moyenne des périodes d'avant-guerre.

En avril 1921 on comptait en Allemagne 413.000 chômeurs inscrits aux caisses de secours. En novembre, ce chiffre est tombé à 151.870. Il importe pourtant de ne pas ajouter une foi absolue à ces statistiques, car elles portent seulement sur les chômeurs recevant un secours. Mais le nombre exact des sans-travail doit être au moins deux fois plus élevé.

L'effondrement du mark et les salaires bas favorisent les industriels allemands

Dès l'ultimatum de Londres, les mercantis allemands comprirent qu'une ère de grands profits allait s'ouvrir pour eux. En effet, le versement exigé par les Alliés de la part de l'Etat allemand, en provoquant sur le marché mondial une nouvelle dépréciation du mark allait être la cause de l'essor artificiel de l'industrie allemande.

Au fur et à mesure de la chute du mark, le travail reprend ; les chômeurs diminuent. Les acheteurs étrangers, profitant du change, passent commandes sur commandes aux fabricants allemands. Les salaires dérisoires des ouvriers contribuent à maintenir les prix très bas.

Il est d'ailleurs à remarquer que toujours, dans les périodes de dépression économique d'un pays, les salaires

diminuent. Quand la crise cesse, les salaires se maintiennent encore longtemps au même taux, quand bien même ils ne sont plus en proportion avec le prix de vente des objets fabriqués — ce dont bénéficient employeurs et mercantis.

C'est ce qui se passa en Allemagne.

La période de crise économique qui suivit la fin de la guerre avait naturellement provoqué le chômage dans la classe ouvrière. Mais ce qui rendit alors la situation plus précaire, ce fut le nombre considérable de chômeurs partiels dont le chiffre atteignit par moment deux fois celui des chômeurs complets. La faute en fut aux décrets du commissariat à la démobilisation aux termes desquels le patron était tenu de diminuer les heures de travail de tous ses ouvriers avant d'en congédier une partie pour surcroît de main-d'œuvre.

La dépréciation du mark après l'ultimatum de Londres permit aux usiniers allemands d'inonder le marché mondial de leurs produits pendant que le mark se maintenait à un taux dérisoire.

Un seul exemple : Une tonne de fonte coûtait en novembre dernier 2.124 marks à l'industriel allemand, 25 dollars à l'Américain. Mais, par suite du change, les 2.124 marks équivalaient en Novembre 1921 à 8 dollars et demi. Soit une différence de 11 dollars !

Certes, avec l'augmentation de la production, les salaires devaient également augmenter.

Mais tandis que d'interminables négociations s'engageaient entre ouvriers et patrons et que l'usinier allemand réalisait de formidables bénéfices, le prix de la vie en Allemagne montait dans des proportions invraisemblables et lorsque les ouvriers eurent enfin obtenu satisfaction, ils

se retrouvèrent dans la même lamentable situation que les mois précédents.

Nous avons pris ici le cas d'un travailleur, marié, et ayant deux enfants (à remarquer que l'allocation pour charge de famille qui existait avant et pendant la guerre, a été abolie dans la plupart des industries). Les trois exemples ci-dessous s'appliquent aux travailleurs employés par l'Etat (employés des postes, des chemins de fer, des usines nationales).

Table with 3 columns: Salaires hebdomadaires d'octobre (1913, 1921), Impôt sur les salaires (1913, 1921) for Ouvrier qualifié, Ouvrier demi-qualifié, and Ouvrier non qualifié.

De cette statistique on peut immédiatement dégager ces deux faits saillants :

1° Que le salaire de l'ouvrier non qualifié se rapproche de plus en plus de celui de l'ouvrier qualifié (c'est-à-dire possesseur de son titre).

2° Que l'impôt sur les salaires pèse lourdement sur les ouvriers allemands et que le gouvernement n'hésite pas à taxer lourdement du moins ses travailleurs.

Voici d'autre part le salaire des autres industries.

Table with 3 columns: Salaires hebdomadaires d'octobre (1913, 1921), Impôt sur les salaires (1913, 1921) for various professions like Ouvrier des métaux, Ouvrier tapissier, etc.

La meilleure façon de calculer la valeur relative de ces salaires avec le taux de la vie, est de les comparer aux chiffres que donne le docteur Kuczinski, chef du département des statistiques à Berlin, qui a établi les dépenses normales d'un ouvrier marié, père de deux enfants, vivant à Berlin, en y comprenant loyer, chauffage, lumière, nourriture, vêtements et dépenses diverses.

On peut se rendre compte ainsi de la misère des tra-

vailleurs allemands puisque, pour les employés d'état et pour beaucoup d'ouvriers d'usine, le salaire limite de 509 marks par semaine n'est pas même atteint.

Misère et chômage en perspective

D'ailleurs l'ère de grande production de l'industrie allemande est passée ; les marchés étrangers qu'elle avait pu accaparer grâce à l'effondrement du mark se ferment peu à peu pour elle. Un impôt de 26 0/0 a été imposé aux exportateurs allemands ; des droits de douane « antidumping » ont été établis dans différents pays. De plus les matières premières importées par l'Allemagne, en doublant de prix — toujours par suite de la baisse du mark sont venues réduire sérieusement les profits des industriels allemands.

Le mythe de la prospérité de l'industrie allemande se dissipera bientôt avec la hausse du mark. L'Allemagne ne pourra plus vendre ses produits à l'étranger et elle ne pourra même pas non plus les écouler sur son propre sol ; ses propres consommateurs ont acheté, pendant l'ère de prospérité relative, et les stocks ont été renouvelés à cette même époque. Or, la baisse ne se produira pas avec la même rapidité que la hausse. Et l'industrie allemande cessera de produire à un moment où des centaines de milliers de travailleurs se trouveront dans la misère, et où il lui faudrait au contraire un redoublement d'activité.

C'est donc vers une catastrophe économique sans précédent que court l'Allemagne. Et cette catastrophe aura sur le restant du monde une répercussion profonde. En effet, la Russie et l'Autriche ont déjà disparu comme consommateurs du marché mondial ; nul doute que l'Allemagne n'en soit réduite à la même misère d'ici peu. Or les stocks sont complets dans tous les pays et, d'autre part, les masses, en Angleterre, en Amérique, en France, achètent de moins en moins. C'est donc le chômage général qui va redoubler partout. Et il y a déjà pourtant 6 millions de chômeurs aux Etats-Unis, 2 millions en Angleterre ! Le capitalisme mondial se ruine de sa propre main, et par sa faute, partout dans le monde entier, le prolétariat va connaître une misère affreuse.

ERRATUM

Une coquille non corrigée, fait dire à notre collaborateur E. Ludwig, dans son article paru dans le n° 6 de « Clarté » (page 142, 2° col., alinéa 4). « En 1913 par exemple, les exportations se montaient à 82.194,6 milliers de tonnes, tandis que les importations n'atteignaient que 81.412,3 milliers de tonnes. » C'est IMPORTATIONS qu'il faut lire à la place d'exportations et inversement.

Le gérant : Pierre SUCHET.

Grande Imprimerie « PERFECTA » 8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI)

Large table listing various books and their prices, including titles like 'L'ART DE PEINDRE', 'L'ÉTAT DE LA RUSSIE', and 'LA RÉVOLUTION RUSSE'.

Advertisement for 'LA CONFÉRENCE NANSEN' and 'L'ALBUM DE LA FAMINE' with details on dates, location (Palais du Trocadéro), and contact information.

NOS ÉDITIONS

HENRI BARBUSSE : La Lueur dans l'abîme (20 ^e mille)	3 50
HENRI BARBUSSE : Le Couteau entre les dents (10 ^e mille)	3 »
ARMAND BOUR : La Foi nouvelle (pièce en 4 actes)	4 50
GUSTAVE DUPIN : Les Robinsons de la Paix	4 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : Poincaré a-t-il voulu la Guerre ? (6 ^e mille)	4 50
LUCIEN LAFORGE : Le Film 1914, ou le Poincarisme en 49 épisodes	3 »
RAYMOND LEFEBVRE : Esquisse du mouvement Communiste en France	0 60
RAYMOND LEFEBVRE : La Révolution ou la Mort (10 ^e mille)	1 25
RAYMOND LEFEBVRE : L'Éponge de vinaigre (5 ^e mille)	3 »
HENRY MARX : L'Enfant Maître (pièce en 3 actes)	5 »
NOEL GARNIER : Place Clichy, poèmes (ornés de 5 bois gravés d'après G. Aucouturier)	6 50
MARCEL MARTINET : La Nuit (5 gravures frontispiciées de Gaston Pastre)	5 50
HENRY TORRES : Histoire d'un complot, préface de Séverine (50 ^e mille)	0 25
P. VAILLANT-COUTURIER : A ceux des Champs (30 ^e mille)	0 50
P. VAILLANT-COUTURIER : Jean-sans-Pain, illustré par Picard-Le Doux	15 »
P. VAILLANT-COUTURIER : Treize Danses macabres (poèmes illustrés de 14 dessins de Jean d'Espouy)	6 »
LA COMMUNE DE PARIS (Préface de Zinoviev et 32horstexte documentaires) (5 ^e mille)	5 »
LES CRUCIFIES, 14 dessins de A. Galbez, préfac de Victor Cyril (15 ^e mille)	1 50

CONFÉRENCES CLARTÉ (1920-1921)

Marcel FOURRIER : L'Offensive du 16 avril 1917.....	1 50
Marcel FOURRIER : La Débâcle financière	1 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : La Politique russe de Poincaré	1 50
MORIZET : De l'incapacité des militaires à faire la guerre	1 50
PAUL-LOUIS : Le Chaos Mondial	1 50
PAUL-LOUIS : Le Mensonge de la Paix	1 50
A.-H. PEVET : Les Traités. — Ce qu'étaient les systèmes d'alliance avant 1914	1 50
Gabriel REUILLARD : Les Rapports Franco-Allemands de 1870 à 1914 (Le Crime capitaliste).....	1 50
Ch. RAPPOPORT : Causes occasionnelles et permanentes de Guerre	1 50
Oscar BLOCH : La Guerre aurait-elle pu finir plus tôt ?	1 50

Les Conférences « Clarté » existent en deux volumes reliés, belle reliure, demi-toile bradel à coins, au prix de chaque : 13 fr. 50.